

UDC 821.133.1.09 Gide, A.

Original scientific paper

Reçu le 30 octobre 2011

Accepté pour la publication le 15 novembre 2011

## André Gide : L'homosexualité à la première personne – le « tout dire », la postérité et le « gay pride » pas assez « gay »

Maja Zorica Vukušić

Faculté des Sciences Humaines et Sociales

Université de Zagreb

mzorica@ffzg.hr

« Ecoutez, *dear*, il faut maintenant que vous me fassiez une promesse. Les *Nourritures terrestres*, c'est bien... c'est très bien... Mais, *dear*, promettez-moi : maintenant, n'écrivez plus jamais JE. »

Et comme je paraissais ne pas suffisamment comprendre, il reprenait : - En art, voyez-vous, il n'y a pas de *première* personne ». (André Gide)<sup>1</sup>

« Il est gras, ou plutôt bouffi ; il me rappelle un peu Jean Lorrain. Je lui apporte *Corydon* dont il me promet de ne parler à personne ; et comme je lui dis quelques mots de mes Mémoires : 'Vous pouvez tout raconter, s'écrie-t-il ; mais à condition de ne jamais dire : *Je.*' Ce qui ne fait pas mon affaire. » (André Gide)<sup>2</sup>

Du Secret à l'authenticité, celui qui a été connu comme moraliste va être amené à produire une nouvelle définition de sa sincérité. Ce concept-là, difficile, littéraire, répétitif, qui mène d'autrui à soi-même, n'assure pas une cohésion du sujet que le Monde pourrait « dés/approuver ». Eu égard au « Secret » de son homosexualité (uranisme, pédérastie), l'avènement de cette parole (et sa dénomination même) n'est pas sans conséquences. L'appropriation d'une identité homosexuelle va poser la question des formes et des gestes qui accompagnent sa « sortie du placard », inexplicable aux yeux du Monde. Ses écrits rappellent que le mot même d'« expérience » vient du latin « experiri », éprouver, et que « periri » se retrouve dans « periculum », péril, danger. Ainsi l'expérience est-elle ici rapprochée de son étymologie, elle est l'épreuve d'un danger<sup>3</sup>. Il faut circonscrire l'objet pensable nommé « homosexualité », « pédérastie », « ura-

---

<sup>1</sup> André Gide, *Prétextes* suivi de *Nouveaux prétextes*, Mercure de France, Paris, 1990, p. 139. Voir aussi 1<sup>er</sup> octobre 1927, *Journal*, II, pp. 43/44 et la note *Journal*, II, p. 1164. En 1897, André Gide a été un des rares à aller voir Wilde dans son exil français de Berneval – sur – Mer, près de Dieppe, où Wilde s'est réfugié après la fin de sa détention.

<sup>2</sup> Gide parlant de Proust (André Gide, 14 mai 1921, *Journal*, I, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 1996, p. 1124).

<sup>3</sup> Cf. Voir Philippe Lacoue – Labarthe, *La poésie comme expérience*, Bourgois, Détroits, 1986.

nisme » ou « inversion » tout d'abord en posant la question du vocabulaire, de la dénomination et de la description. Comment parler de l'homme qui « n'aime pas les femmes » (Vautrin) ? Dans un second temps, l'analyse du discours va comprendre la caractérisation et la modalisation qui est aussi une modélisation. Dans la constitution des fantasmes autour de l'homosexualité, dans le rire et l'horreur qu'elle provoque, la voie est courte de la désignation à la déformation, de la connaissance à l'invention et de la réalité à l'imaginaire. Enfin, il faudrait analyser non seulement la parole de Gide sur l'homosexuel, mais aussi comme une parole qui aspire au statut de témoignage, comme une parole d'homosexuel, de son journal jusqu'à *Si le grain ne meurt* en passant par *Corydon*. Cette parole va se heurter nécessairement à la question de la publication et ce que ce geste même sous-entend. Le misérabilisme ou l'auto-dérision de code n'ont rien à voir avec la rhétorique militante de *Corydon* ni avec le « je » gidien. L'homosexualité va se dire chez Gide à la première personne, mais elle va être mobilisée pour raconter le mythe de l'écrivain qui veut délimiter ses propos sur l'homosexualité de ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, notamment Proust. *Ipsa facto* les efforts de Gide de s'ériger en autorité pour pouvoir gérer les gestes de la revendication d'une identité pédéraste, selon lui, supérieure<sup>4</sup>, et de tracer une figure particulière de la postérité, vont introduire une multitude des stratégies d'écriture divergentes qui ne se réduisent pas à la pratique d'une simple « sortie du placard ».

## 1. Du Secret à l'aveu et à la sincérité gidienne

« Il m'est odieux d'avoir à me cacher d'elle. Mais qu'y faire ?... Sa désapprobation m'est intolérable ; et je ne puis lui demander d'approuver ce que je sens que pourtant je dois faire.

'J'ai l'indiscrétion en horreur', m'a-t-elle dit. – Et moi, le mensonge plus en horreur encore. C'est pour pouvoir enfin parler un jour, que je me suis contraint toute ma vie. » (André Gide)<sup>5</sup>

Tout journal est lié au secret, à ce qui serait impartageable avec le Monde. Gide cachait le sien, bien qu'il l'ait publié par la suite. Les deux ne sont pas contradictoires, car l'intentionnalité mobilisée n'est pas la même. La publication ne change rien à l'Intime qui y est « exhibé », elle ne le « mondane » pas.<sup>6</sup> Le journal est compromettant ; il défend au diariste toute spontanéité et tout naturel. Ainsi le Secret ne peut-il surgir qu'inopinément, soudainement. Gide ne cesse pas d'espérer de pouvoir s'en libérer, de faire de sa femme, Madeleine Rondeaux, qu'est devenue dans le journal une abréviation, un chiffre, « Em. »,

---

<sup>4</sup> « L'amour que j'ai pour ma femme n'est comparable à aucun autre, et je crois que, seul, un uraniste peut donner à une créature cet amour total, dépouillé de tout désir physique, de tout trouble charnel : l'amour intégral, dans sa pureté sans bornes. » (Paris, mercredi 22 décembre 1920, « Relation de Roger Martin du Gard (Cahier bleu, extraits), dans Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Paris, Editions Gallimard, 1956, p. 184.)

<sup>5</sup> André Gide, 1<sup>er</sup> juin 1918, *Journal*, I, p. 1068.

<sup>6</sup> Eric Marty, *L'écriture du jour, Le journal d'André Gide*, Paris, Editions du Seuil, 1985, p. 204.

son interlocutrice tant indispensable<sup>7</sup>. Le Secret bouleverse, il provoque des crises d'identité, il déclenche la recherche d'une vérité sur soi, il mobilise la sincérité<sup>8</sup>. Or « Em. » refuse le jeu et Gide est contraint à garder ses secrets, notamment celui de son homosexualité et celui de la naissance de sa fille illégitime, Catherine. Les deux seront d'ailleurs connus de tous sauf d'« Em. ». Son homosexualité est vite devenu un fait littéraire ; ses livres ont vite déclenché un débat sur l'homosexualité (les *Marges*). En s'exhibant toujours plus, Gide finit par introduire tout dans le journal. Le seul tacite, la seule discrétion qu'il ne cesse de respecter, c'est celle d'« Em. ». C'est la pratique de l'écriture journalistique qui l'amène à cette impudeur, dont les signes commencent à se repérer aussi dans ses fictions. Le fait de traiter l'homosexualité va conduire les uns à l'admirer pour son courage et sa sincérité, et les autres à exprimer leur désapprobation. Cette impudeur n'est pas exhibitionnisme ; il parle car il sent qu'il doit parler, et non seulement parce que il n'a jamais parlé de son grand secret à « Em. ». Par ailleurs, l'homosexualité n'est jamais évoquée comme la raison de l'échec du couple. L'avènement de cette parole sur l'homosexualité est d'ailleurs la seule « évolution » dont il pourrait être question dans ses fictions. Gide ne va jamais franchir le seuil d'une écriture libertine proprement dite. Il pourrait plutôt être considéré comme un

<sup>7</sup> « La complète franchise avec toi, comment eût-elle été possible, du moment qu'elle impliquait l'aveu de ce que je savais que tu considérais comme abominable, et moi pas ? du moment que tu tenais pour abominable une part de moi que je ne pouvais ni ne voulais aliéner ? » (André Gide, 22 août 1930, *Journal*, II, p. 229)

<sup>8</sup> « Finalement, les deux notions reposent sur des fondements différents : l'Intime serait de l'ordre de l'*authenticité*, tandis que le Secret serait de l'ordre de la *sincérité*. L'*authenticité* ne détient pas de soi-même son propre fondement ; à l'*authenticité*, il faut un départ extérieur : nous avons pu voir que le Temps - comme intentionnalité du *Journal* - était en quelque sorte le fondement obligé de l'*authenticité* gidienne, puisque c'est par lui que s'opérait la présence à soi (l'*authenticité* est *donnée* à Gide par cette confrontation quotidienne au temps). Avec la *sincérité*, le problème est tout différent : elle n'a d'autre fondement que le sujet lui-même qui parle ; ce n'est pas un *donné* ; l'*authenticité* est un concept existentiel, la *sincérité* un concept apparemment plus psychologique, et donc, plus délicat à manier. Autrement dit, être authentique ne réclame nul effort particulier du sujet dans le *Journal*, elle naît dans le vis-à-vis avec le temps, le présent du Jour ; la *sincérité*, au contraire, est une *décision* propre du sujet, qui implique engagement de sa part. » (Eric Marty, *ibid.*, p. 204)

<sup>9</sup> Dans une lettre à Eugène Rouveyre de 1924 que Gide publie dans *Divers* (Paris, Editions Gallimard, 1931, p.146), il insiste que le désir chez lui n'a jamais été provoqué par l'interdit. Son horreur de l'interdit était née beaucoup plus tôt que son besoin de légitimer « l'intime proposition de [son] être ». Il met en évidence ce fait car c'est cette horreur de l'interdit qui l'a « forcé » à réviser le code - il ne pouvait accepter ni l'idée de ne pas vivre d'une manière sincère ni de rester hors de la loi. Gide se range donc du côté du conventionnel, du côté de la condamnation sévère de ce qui relèverait de la transgression sexuelle *stricto sensu*. Il refuse la transgression (en excluant la pédérastie), la violence du rapport sexuel. Or la particularité de ses propos se voit en premier lieu dans son refus de la violence de l'acte sexuel même. Ce refus entraîne une certaine perte de la tension.

anti-libertin<sup>9</sup> - la transgression qu'il met en scène ne se situe que dans l'objet de son désir, le garçon ou l'adolescent, tandis que le discours du désir, bien que impérieux, impatient de « se raconter », reste pudique. Bien avant la révélation publique, Gide, qui est au début prudent, va lâcher prise et va reconnaître la sexualité comme un espace privilégié où l'homme puisse vivre authentiquement. Les confidences constituent la trame majeure de *Si le grain ne meurt*. Le journal adopte le même dispositif avec une différence importante. Dans les mémoires, la parole intime se réalise dans les confidences, alors que le journal ne sera pas le lieu des aveux. Il ne thématise jamais l'aveu public de son homosexualité, il ne sera jamais un simple écho de ses mémoires. Gide y retracera sa recherche d'un au-delà du plaisir et de la confiance, et son refus de s'arrêter tout simplement sur autrui et sa description. Il le transformera en un lieu d'écriture non pas *pour autrui*, mais *pour soi*. C'est la forme même de l'écriture de soi qui diffère.

Dans une autobiographie, le lecteur est toujours pris à témoin, devant lequel l'auteur déploie l'histoire de sa vie. Il part toujours de son savoir et de l'ignorance d'Autrui. Il a recours aux confidences qui supposent que le lecteur ne détient pas le « secret ». Le journal, par contre, serait un discours qui mettrait en scène un autre régime, celui des « archi-confidences »<sup>10</sup>. Une « archi-confiance » sous-entend que la parole intime est en quête de ce que l'auteur ne sait pas encore sur soi-même. Elle opère dans le présent, elle se confie dans le moment, en acte ; elle compose son savoir devant les yeux du lecteur au cours de l'énonciation. Le Secret se crée au même moment, il n'est pas antérieur à cette confiance, il dépend de la « protension » de la parole. Cette marche « en avant » de la parole intime, qui est une parole en quête d'un soi-même inatteignable, ne peut que surprendre, étonner. Cette parole est d'ailleurs naïve, innocente, en train de se voir (re)naître. Elle lui apprend quelque chose sur soi qu'il ne savait pas encore et il n'en revient pas de ce qu'elle savait déjà, d'où l'étonnement.

L'homosexualité serait ainsi un champ où Gide s'étonne constamment (une stratégie à la fois bien trouvée et un peu commode) de lui-même, de ce qu'il découvre sur soi-même et pour soi-même. L'étonnement semble être la manière dont il pense sa sexualité, en introduisant ce qui serait une énumération, une comptabilité répétitive à la Sade ou à la Louÿs, qui lui assurerait, par l'action même de compter, une jouissance de plus. Etant donné que le dévoilement n'est pas dirigé envers autrui, il n'est pas et ne doit pas être organisé comme une « sortie du placard », un acte dont les conséquences le sujet assume en avance. Ainsi la sexualité se déploie-t-elle dans le journal toujours inopinément, et comme sans suite. Ces bribes de discours, ces fragments du dévoilement témoignent de l'étonnement du diariste qui note ses abysses, ce qu'il ne peut pas incorporer et faire tenir dans son Moi et son image sans éprouver de l'étonnement. Ainsi le diariste se « réveille »-t-il occasionnellement à la conscience de soi, et le journal n'est là que pour incorporer ces « éclairs » de conscience, ce « familier » jusque-là non-identifié. Tout peut être incorporé via l'étonnement ; tout devient signe et trait du caractère.

---

<sup>10</sup> Eric Marty, *ibid.*, p. 182.

## 2. L'homosexualité

« [...] les hommes sont esclaves des mots. » (Oscar Wilde, *La Vérité des masques*)<sup>11</sup>

L'homosexualité d'un auteur fait partie de son intime. Pourquoi ses choix sexuels seraient-ils inclus dans l'étude de son œuvre ? La vie privée et l'œuvre sont liées entre elles, non pas parce que l'œuvre traduirait la vie sexuelle, mais parce qu'elle comprend la vie tout comme le texte. Ainsi l'œuvre est-elle plus que l'œuvre, car le sujet qui écrit fait partie de l'œuvre. L'homosexualité, pour sa part, se pense d'abord à l'aide des repères historiques, à travers l'histoire de la médecine, l'histoire de la psychiatrie et l'histoire du droit, et est soumise à des représentations populaires, en particulier celles fabriquées par la presse.<sup>12</sup> La figure de l'homosexuel est cruciale à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle : les provocations mondaines d'un Lorrain, d'un Montesquiou, les ambiguïtés volontaires d'un Loti, se développent à l'ombre des scandales européens tels que le procès d'Oscar Wilde (1895) et l'affaire Eulenburg (1907-1909).<sup>13</sup>

Pour pouvoir aborder la forme particulière de l'homosexualité de Gide, il faudrait commencer par un court historique des dénominations vacillantes d'un phénomène qu'à l'époque l'on ne connaît pas suffisamment pour le circonscrire. Faute de connaissances, les savants se disputent le nom et la désignation du phénomène, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1930. Ce n'est qu'au cours du premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle que s'est imposé le terme « homosexuel/le »<sup>14</sup>. Or c'est

<sup>11</sup> Oscar Wilde, *la Vérité des masques*, essais et aphorismes, Rivages poche, 2001, p. 59.

<sup>12</sup> Au début ce n'était que le droit et la psychiatrie (la médecine) qui abordait ce sujet « néfaste », les deux étant eux aussi des objets littéraires, produits à partir des mots, qui n'avaient aucune prétention de dire ce qui est, de traduire une présence absente, mais d'indiquer ce qui doit être, d'imposer un état des lieux souhaitable et moral. (Cf. Voir Philippe Lejeune, *Autobiographie et homosexualité en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Romantisme*, 1987, n° 56, pp. 79-94.)

<sup>13</sup> L'affaire Eulenburg a influencé le cours de la *Recherche* de Proust (Cf. Voir *A la recherche du temps perdu*, III, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 1988, pp. 1199-1202). C'est par ailleurs à l'affaire Eulenburg que Proust a attribué l'acceptation du mot « homosexualité » au sein de la langue française ; il n'aimait pas ce terme parce qu'il lui semblait trop allemand (*Ibid.*, p. 955, 1536 et 1813).

<sup>14</sup> L'homosexualité est dix-neuvième. Les mots aux bases greco-latines « homosexualité » et « hétérosexualité » apparaissent pour la première fois en allemand, dans une lettre qu'un écrivain militant hongrois d'expression allemande, Károly Mária Kertbeny, adresse en mai 1868 à Karl-Heinrich Ulrichs, auteur des *Recherches sur l'énigme de l'amour entre hommes* (1864). Dans ce libelle, il demande à l'Allemagne du Nord la dépénalisation des relations sexuelles entre hommes. Selon Michel Foucault (*Les Anormaux*, Cours au Collège de France. 1974-1975, Seuil/Gallimard, Paris, 1999, p. 303), l'homosexualité apparaît pour la première fois dans « Die conträre Sexualempfindung, Symptome eines nevropathiscen (psychopathischen) Zustand » de J.C. Westphal, publié dans les *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten* en 1870 (II, p. 73-108). La traduction française, « L'attraction des sexes semblables », est publiée dans la *Gazette des hôpitaux*, 75, le 29

l'appropriation du néologisme par le sexologue Richard von Krafft-Ebing, en 1887, dans la seconde édition de son encyclopédie des déviations sexuelles<sup>15</sup>, qui lui vaut de tomber vite dans le « grand public ». D'une affirmation revendicatrice « pro - gay »<sup>16</sup> on passe à une désignation clynique.

L'effet comique du délire taxinomique mis à part (l'homosexuel était nommé uraniste, uranien, adonisien, unisexe, insexué, demi-sexe, antiphysique ou anthropophile<sup>17</sup>), il faudrait attendre une dizaine d'années pour que les travaux scientifiques de Magnus Hirschfeld, ses enquêtes et ses analyses de cas, lancent la théorie de l'homme-femme, des « Sexuelle Zwischenstufen » (les degrés intermédiaires de la sexualité), qu'annonçaient déjà les *Splendeurs et misères des courtisanes* de Balzac avec l'étonnement de lord Durham, qui ne sait qu'une tante est le nom pour le représentant du « troisième sexe », et *Mademoiselle de Maupin* de Gautier et la mention « d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom ».<sup>18</sup>

Proust semble se ranger parmi les adeptes de la théorie de Hirschfeld avec sa conception de l'inversion qu'il précise dans les « esquisses » de *Sodome et Gomorrhe* : « D'après la théorie, toute fragmentaire du reste, que j'ébauche ici, il n'y aurait pas en réalité d'homosexuels. Si masculine que puisse être l'apparence de la tante, son goût de virilité proviendrait d'une féminité foncière, fût-elle dissimulée.

---

juin 1878. C'est la première fois que l'homosexualité apparaît comme syndrome à l'intérieur du champ psychiatrique. Les écrits de Westphal et son terme « sens sexuel contraire » ont ouvert un débat dans lequel participent aussi J.-M. Charcot et V. Magnan, qui désignent le même phénomène par le terme « inversion du sens génital » (*Archives de neurologie*, III, 1882, p. 53-60; IV, 1882, p. 296-322, dans Michel Foucault, *ibid.*, p. 181).

<sup>15</sup> L'homosexualité n'apparaît que dans la deuxième édition du livre de R. Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis, mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung*, (Stuttgart, 1887), sous le nom de la « sensibilité sexuelle contraire ». La première édition (*Psychopathia sexualis. Eine klinische-forensische Studie*, Stuttgart, 1886) ne la mentionne pas. La première traduction française est conforme à la huitième édition allemande : *Etude médico-légale. Psychopathia sexualis, avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, Paris, 1895. Or l'édition actuellement en circulation reproduit le remaniement de A. Moll (1923) : *Psychopathia sexualis. Etude médico-légale à l'usage des médecins et des juristes*, Paris, 1950).

<sup>16</sup> Cf. Voir David Halperin, « Homosexualité », dans Didier Eribon (éd.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, pp. 256-259.

<sup>17</sup> Monique Nemer (*Corydon citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Editions Gallimard, 2006, p. 46) mentionne les auteurs suivants : Jane de Vaudere (Pseudonyme de Mme Crapez), *Les Demi-sexes*, Paris, Ollendorff, 1897, François Carlier, *Les Deux prostitutions*, Paris, Dentu, 1887, et Dr Cox-Algit, *Anthropophilie, ou Etude sur la prostitution masculine à notre époque*, Nantes, Morel, 1881.

<sup>18</sup> Le terme « tante » est utilisé pour les homosexuels efféminés en France depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Le féminin, dont la signification diffère selon qu'il est assigné à un corps féminin ou masculin, est traditionnellement bon chez une femme et mauvais chez un homme. Or les « tantes » jouent avec le féminin, un féminin suicidaire, qui est répandu sur la surface des corps d'une manière particulière, excitante, perverse, en le mobilisant dans un geste élégant de masochisme supérieur (Leo Bersani, *Homos : Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 81).

Un homosexuel, ce serait ce que prétend être, ce que de bonne foi s'imagine être, un inverti ! »<sup>19</sup> Gide, par contre, conteste la théorie de l'homme-femme d'Hirschfeld dans la préface de *Corydon*; il ne la proclame pas fausse, mais il dit qu'elle « n'explique et ne concerne que certains cas d'homosexualité, ceux dont précisément je ne m'occupe pas dans ce livre. [...] Cette théorie du ' troisième sexe ' ne saurait aucunement expliquer ce que l'on a coutume d'appeler ' l'amour grec ' : la pédérastie – qui ne comporte efféminement aucun, de part ni d'autre. »<sup>20</sup>

Le classement binaire d'« homme-femme » et de « femme-homme » qui les rangeait tous parmi les « invertis-né(e)s » et « invertis-occasionnel(le)s »<sup>21</sup> s'avère être une mauvaise solution qui ne mène que soit à la victimisation, soit à la culpabilisation des personnes qui se prêtaient par ailleurs mal à ce système. De la culpabilisation à la criminalisation et finalement à la pathologisation de l'homosexualité, il n'y avait qu'un pas à franchir. Au même moment, Freud propose des modèles théoriques généraux pour expliquer les identités sexuelles individuelles et collectives, entre normativité et invention.<sup>22</sup>

Or la vérité des dates ne doit pas faire oublier que si « l'homosexualité » apparaît dans le discours comme un objet désormais configurable, Gide et Proust, en faisant appel à Balzac<sup>23</sup>, font clairement voir que le XIX<sup>e</sup> siècle rêva des « homosexualités », pour en haïr l'idée ou pour s'y laisser voluptueusement aller. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, le silence qu'affectait l'homosexuel, invalidé, marginalisé en droit et prisonnier de son absence même, n'est plus. L'homosexuel devient visible, repérable en société et en littérature. L'« il y a » commence enfin à

<sup>19</sup> Marcel Proust, « Esquisses IV », *Sodome et Gomorrhe, A la recherche du temps perdu*, tome III, *op.cit.*, p. 955, dans Monique Nemer, *ibid.*, p. 50.

<sup>20</sup> André Gide, préface à *Corydon*, Paris, Editions Gallimard, 1924, p. 8.

<sup>21</sup> Monique Nemer, *ibid.*, p. 50.

<sup>22</sup> L'attitude de Gide envers Freud lui-même varie de son plan de 1921 à lui faire écrire une préface à *Corydon* (André Gide, Dorothy Strachey Bussy, *Correspondance*, éd. Jean Lambert, notes de Richard Tedeschi, tome I (juin 1918 – décembre 1924), Gallimard, Paris, 1979, p. 253) au désaveu de cet « imbécile de génie » en 1924 (19 juin 1924, *Journal*, I, p. 1250). C'est dans ce passage qu'il se met d'accord avec lui en affirmant : « certaines forces doivent au refus d'échappement leur violence ». Il ajoute que, s'il était médecin, ses investigations porteraient sur la question : « qu'advient-il lorsque, pour des raisons sociales, morales, etc., la fonction sexuelle se trouve amenée, pour s'exercer, à quitter l'objet de son désir ; quand l'assouvissement de la chair n'entraîne aucun assentiment, aucune participation de l'être, et que celui-ci se divise et qu'une partie de soi reste en retard ?... Que reste-t-il ensuite de cette division ? quelles traces ? Quelles vengeances secrètes peut alors se préparer la part de l'être qui n'a pas trouvé place au festin ? » (*Ibid.*, p. 1251) Pense-t-il à lui-même ? Si oui, de quelles « vengeances secrètes » s'agit-il ?

<sup>23</sup> Depuis que Gide et Proust ont reconnu *Les Splendeurs et les misères des courtisanes* comme un événement clé pour la problématique de l'homosexualité dans la littérature française, nous pourrions presque dire que ce qui s'est passé, c'est que, d'une certaine façon, les faits et les choses « n'eurent pas d'existence tant que l'art ne les eut pas inventés ». (Oscar Wilde, *Le Déclin du mensonge, Œuvres*, Stock, 1977, vol. 1, p. 307-308).

devenir malléable. L'homosexuel n'est plus en proie à l'impuissance dont l'origine semble être « l'absence ou la trop grande fragilité de l'image spéculaire »<sup>24</sup>. Le défaut d'investissement d'intérêt de la société traduisait un défaut de regard social et donc de désir, dans le sens que l'homosexuel ne représentait aucune valeur aux yeux du Monde. Le regard est une reconnaissance ; les langages à partir desquels on regardera désormais cette figure commencent à émerger.

Ainsi la figure de l'homosexuel exige-t-elle des écrivains qui l'abordaient à l'époque qu'on l'invente.<sup>25</sup> Tout d'abord cette figure est une fiction parce qu'elle est un « comme si » dont chacun des impliqués aurait à éprouver l'artifice jusqu'à rêver d'en être dépouillé. Elle est une fiction aussi parce que l'écriture dévoile l'imaginaire constitutif qui instaure l'évidence d'un réel. Cette figure est une création parce qu'il y a une nécessité de l'artifice dans cette mise en forme d'un vide, celui d'une nudité ontologique sur laquelle le regard bute. Elle est une création aussi parce que, insaisissable et énigmatique, masquée dans son langage affirmatif, elle ne pourrait exister qu'au prix d'une castration. Les mots tentent de mettre en scène à la fois le corps et le masque comme présence apparente et immédiate à tout. Ce corps échouera cependant à fonder une parole de déclaration, car il n'est qu'un mot, un mot qui ne fait sens que pour ouvrir sur un autre. Cet au-delà n'est pas symptôme d'une transcendance, mais aveu que la vérité de la figure de l'homosexuel n'est autre que cette croyance en elle-même qu'elle est parvenue à construire. C'est ce cheminement, qui va de la dénonciation de l'artifice à l'appel de la forme, qui va être étudié ici.

### 3. Les ennuis de la dénomination

« Si seulement, au lieu de s'indigner, on cherchait à savoir de quoi l'on parle. Avant de discuter, l'on devrait toujours définir. La plupart des querelles développent un malentendu. » (André Gide)<sup>26</sup>

Gide a bien participé dans le débat sur la dénomination de l'homosexualité. La question du vocabulaire va se décliner ici sous forme d'analyse de deux épisodes du *Journal* de Gide, la conversation entre Gide et Paul Bourget en 1915, et la conversation entre Gide et Proust en 1921.<sup>27</sup>

---

<sup>24</sup> Marie-Claude Lambotte, *Le discours mélancolique, de la phénoménologie à la métapsychologie*, Anthropos, 2003, p. 208.

<sup>25</sup> Foucault mentionne dans *Les Anormaux* (*op.cit.*, p. 156 et 180) le cas de Roch - François Ferré, instituteur pédéraste, qui est exposé dans les *Annales médico - psychologiques* (1843, I, p. 289-299), avec les expertises de A. Brierre de Boismont, G.-M.-A. Ferrus et A.-L. Foville.

<sup>26</sup> André Gide, *Feuillets*, 1918, *Journal*, I, p. 1092.

<sup>27</sup> Cf. Voir Michael Lucey, *Never Say I : Sexuality and the First Person in Colette, Gide and Proust*, Durham & London, Duke University Press, 2006.



### 3.1. Paul Bourget

Paul Bourget (1852-1935), représentant de la génération précédente, va jouer le rôle d'autorité dans la première situation.<sup>28</sup> Gide va passer quelques jours en compagnie de l'écrivain américain Edith Wharton au sud de la France pour se reposer du travail qu'ils faisaient pour le Foyer franco-belge pendant la Première guerre mondiale. Il va faire la connaissance de Bourget à travers Wharton, qui l'a connu en 1893 quand celui-ci a été aux Etats-Unis et il va lui rendre visite à Costebelle, dans sa propriété du Plantier. La conversation s'annonce avec : « Grand besoin de séduire celui qu'il sait d'une autre génération, d'un autre camp, d'un autre bord. » Bourget, âgé de soixante trois ans, veut parler à Gide au sujet de *L'Immoraliste*. Gide, à l'âge de quarante six ans, venait de publier les *Caves du Vatican*, son dernier pas hésitant envers l'écriture aux références explicites à l'homosexualité qui vont caractériser ses écrits dans les années 1920. *L'Immoraliste* (1902) et *Les Nourritures terrestres* (1897) thématisaient l'homosexualité d'une façon que les uns trouvaient directe, et les autres indirecte. Il est certain que Bourget avait lu le texte de Rachilde sur Gide, paru dans *Le Mercure de France*<sup>29</sup>, étant donné qu'en même temps, en juin 1902, elle avait fait paraître son compte rendu, assez défavorable, sur le roman « social » de Bourget, *L'Etape*, qui exprimait une certaine hostilité envers la démocratie et la mobilité sociale, et inaugurait un retour au catholicisme.

La conversation entre Gide et Paul Bourget montre à quel point les contemporains étaient peu sûrs de la manière dont il fallait interpréter le personnage de Michel *L'Immoraliste*. En plus, Bourget n'aborde le sujet avec Gide

---

<sup>28</sup> Elu à l'Académie Française en 1894, romancier qui fait l'état des lieux et constate l'existence de l'amoralité et la perversion du monde moderne va proposer l'influence salutaire de la foi et de la religion. Il va lancer les écrivains tels que Maurice Barrès et François Mauriac. Un de ses admirateurs a été Francis Carco, écrivain mineur, poète, journaliste et auteur de chansons françaises, connu aussi sous le pseudonyme de Jean d'Aiguières, important lui aussi pour la tradition du discours sur l'homosexualité.

<sup>29</sup> Rachilde, « Les Romans : *L'Immoraliste*, par André Gide », *Mercure de France*, juillet 1902, tome XLIII, n°151, pp. 182-184 (p. 184) dans BAAG n° 19, pp. 12-15. Elle considère que *L'Immoraliste* thématise ouvertement l'homosexualité, mais pas assez ouvertement, comme le fait par exemple l'écrivain belge Georges Eekhoud avec son roman *Escal-Vigor* (1899). Elle ne considère pas Michel comme un homme qui serait essentiellement séduit par les relations homosexuelles, bien qu'il soit séduit par la beauté masculine d'un de ses ouvriers qu'il suit dans les ténèbres. En peignant Michel comme un « pseudo – poitrineux », Rachilde suggère que les gens qui en souffrent sont en proie à toutes sortes des excès charnels ; à ses yeux, Michel est un cas exceptionnel d'homosexuel, et non pas un homosexuel typique – « Ecrit avec le joli scrupule de traiter un cas de clinique et non pas les sources mêmes du désir, il n'éclaire pas l'*immoralisme* normal de l'homme. » (*Ibid.*, p. 184) Il met en scène une nuance qui existe entre l'uraniste, malade (pour les médecins) et convalescent (pour l'auteur). Quant à elle, elle ne se prononce pas clairement sur le sujet (si elle considère l'uraniste comme un malade ou pas). Elle achève l'article par un geste malin, en exprimant l'espoir de voir le poète guéri de son « toujours trop anormal dilettantisme » qui peut inclure aussi sa condition de l'uraniste.

que après que Mrs. Wharton les eût laissés seuls quelques instants. « Maintenant que nous voici seuls, apprenez-moi, Monsieur Gide, si votre Immoraliste est ou n'est pas un pédéraste », demande le célèbre romancier. Il lui demande si son Immoraliste est un « pédéraste pratiquant » ou non. Gide lui répond : « C'est sans doute plutôt un homosexuel qui s'ignore, répondis-je, comme si je n'en savais guère trop rien moi-même ; et j'ajoutai : je crois qu'ils sont nombreux. »<sup>30</sup>

Selon Gide, Bourget ne voulait pas montrer qu'il a lu son livre, mais tenait à lui exposer ses théories. En fait, il distinguait deux catégories de perversions – celles qui se rattachent au sadisme et celles qui ressortissent du masochisme ; les deux sont nécessairement associées à la cruauté. L'entrée soudaine de Mrs. Wharton a empêché Gide de connaître où Bourget rangeait les homosexuels. Gide regrettait ce détour de la conversation.<sup>31</sup>

La question qui s'impose est celle des différences mineures mais significatives qui apparaissent entre le manuscrit et le texte<sup>32</sup> qui soulignent comment les catégories s'établissent-elles. Dans le manuscrit Bourget demande : « ' Votre Immoraliste était-il un homosexuel ? ', ce que Gide commente : ' La question était si brutale que j'en fus d'abord désarçonné et comme j'hésitais à répondre, il insista : ' Je veux dire un homosexuel pratiquant ? '. Après il ajoute : ' Mais, à ce moment, Mrs. Wharton rentra et je ne pus connaître si, après avoir dit qu'il n'y avait que deux catégories de la perversion, il allait en établir une troisième, ou s'il prétendait faire rentrer l'uranisme dans une des deux catégories précédentes ; et dans laquelle. »

La différence apparemment mineure entre l'usage de « pédéraste » ou d'« homosexuel » (par Bourget) ou d'« homosexuel » ou d'« uraniste » (par Gide) montre l'attention que Gide prêtait au registre (qu'il change) et son développement dans une telle scène. Pendant cette rencontre des deux écrivains qui choisissent un certain registre s'établit une des « manières de faire des mondes »<sup>33</sup> ; surgit la question : laquelle des deux versions va l'emporter. Quelle

---

<sup>30</sup> Hyères, 26 novembre 1915, *Journal*, I, p. 907.

<sup>31</sup> Tout d'abord, la conversation rapportée dans le journal invite à étudier la question d'un « pédéraste pratiquant », qui rapproche indirectement la pédérastie à la notion d'un « catholique pratiquant », bref, à la religion. Or l'existence du « pédéraste pratiquant » devrait alors ouvrir la possibilité de l'existence d'un « pédéraste raté » (Lucey). En effet, les biographes de Mathilde de Morny accusaient Paul Bourget exactement de cela – d'avoir été un jeune homosexuel qui fréquentait avidement le salon de Mme Morny dans les années 1880, mais qui est devenu hétérosexuel à l'époque du procès de Wilde et l'est resté (Claude Francis, Fernande Gontier, *Mathilde de Morny, 1862-1944, La scandaleuse marquise*, Perrin, 2000, p. 126). Gide évoque ici le pédéraste « latent », celui qui essaierait de supprimer son désir. Une autre catégorie possible serait celle d'un « non - pédéraste pratiquant », celui qui pratiquerait la pédérastie, mais ne serait pas un lui-même. Un bon nombre des partenaires de Gide appartenaient à cette catégorie, qui est bien difficile à articuler. Chez Gide l'espace de la catégorisation s'avère être encore très incertain (rappelons-nous aussi Morel ou Saint - Loup chez Proust).

<sup>32</sup> Cf. Voir *Journal*, I, p. 1632.

<sup>33</sup> Voir Nelson Goodman, *Manières de faire des mondes*, Editions Gallimard, Paris, 2006 (*Worldmaking*, Hackett Pub Co Inc, 1978).

serait la différence entre un inverti, un pédéraste, un uraniste, un unisexe, un ambisexe ou un homosexuel, une tribade, celle qui s'adonnerait au saphisme, ou une lesbienne ? Pourquoi Gide introduit-il, dans la version définitive du texte, « le pédéraste » au lieu de laisser l'« homosexuel » ?

En France, le terme « pédéraste » et « pédérastie » existe au moins depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ; par contre, les termes « l'homosexuel » et « l'homosexualité » n'apparaissent qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, vers 1890, et « l'uranisme » et « l'uraniste » encore quelques années plus tard.<sup>34</sup> À la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les cercles qui essaient de trouver les moyens « officiels » de parler de l'homosexualité, traitent simultanément la littérature, la médecine et la criminologie. Or ce qui pose problème, ce n'est pas seulement la nomenclature, mais aussi les limites des groupes eux-mêmes.

Comme la scène avec Bourget le suggère, Gide lui-même s'essaie dans cette pragmatique des références. Dans le passage célèbre de son journal qui se réfère à *Corydon*<sup>35</sup>, il aborde le niveau sémantique et *nomme* les « pédérastes » (épris des jeunes garçons), les « sodomites » (qui désirent les « hommes faits ») et les « invertis » (qui assument le rôle de la femme, la position passive, et désire être possédés), qui sont tous, selon lui, des « homosexuels »<sup>36</sup>. Bien que Gide dise

<sup>34</sup> « L'homosexualité » et « l'homosexuel » qui apparaissent dans le *Trésor de la langue française* proviennent des *Annales médico-psychologique* et « l'uranisme » et « l'uraniste » des *Archives d'anthropologie criminelle*. Un des premiers auteurs qui utilisent le terme « l'uraniste » dans ces *Archives* est Marc-André Raffalovich, qui a rassemblé nombre de ses articles des *Archives* et les a retravaillés pour publier son livre, *Uranisme et unisexualité : Etude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, en 1896. Raffalovich lui-même était plus un littéraire qu'un scientifique ; par ailleurs, les *Archives* ont été lues dans les cercles littéraires, et elles tenaient compte de la production littéraire contemporaine. En 1904, Raffalovich publie dans ces archives son article « Les groupes uranistes à Paris et à Berlin ». (Cf. Sur Raffalovich voir Vernon A. Rosario, *The Erotic Imagination : French Histories of Perversity (Ideologies of Desire)*, Oxford University Press, New York, 1997, pp. 97-101.)

<sup>35</sup> « J'appelle *pédéraste* celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. J'appelle *sodomite* [...] celui dont le désir s'adresse aux hommes faits. J'appelle *inverti* celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé. Ces trois sortes d'*homosexuels* ne sont point toujours nettement tranchées ; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre ; mais le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres ; dégoût accompagné d'une réprobation qui ne le cède parfois en rien à celle que vous (hétérosexuels) manifestez à peine pour les trois. Les pédérastes, dont je suis [...], sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord. [...] Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et tombaient sous le coup de certaines des accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels. » (*Journal*, I, p. 1092)

<sup>36</sup> Dr. Cazanove, par exemple, dans son article « La Dépravation sexuelle chez les relégués à Saint-Jean-du-Moroni (Guyane française) » (Cf. Voir Patrick Pollard, *André Gide, The homosexual moralist*, Yale University Press, 1991), publié en 1906 dans les *Archives*,

que les glissements entre ces trois catégories restent possibles, le plus souvent, les différences sont nettement tranchées, de sorte qu'ils ne ressentent pour les autres que du dégoût et de la réprobation. Gide s'affirme comme pédéraste – « les pédérastes dont je suis », et postule qu'ils sont bien plus rares que les sodomites, ce qu'au début il trouvait assez invraisemblable. Ce qui devrait être retenu, c'est son désaveu des « invertis » : « Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et tombaient sous le coup de certaines des accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels. »<sup>37</sup>

Pour Gide toute passivité doit être assignée aux « invertis ». Apparemment, pour lui, c'est possible d'être « pédéraste » ou « sodomite » sans s'engager dans des actes où une personne joue le rôle de la femme. Pour Gide, le rôle déterminant, c'est la différence d'âge. C'est pourquoi toute au long de sa vie il va insister, et même quelques mois avant sa mort, dans *Ainsi soit-il*, sur les différences entre les catégories des homosexuels, au lieu de parler des homosexuels en général. Il affirme que « la diversité des cas d'homosexualité est plus grande, et de beaucoup, que celle des cas d'hétérosexualité. Il y a plus : l'irrépressible dégoût que peut éprouver un homosexuel pour un autre dont les appétits ne sont pas les mêmes est chose dont l'hétérosexuel ne peut se rendre compte : il les fourre tous dans le même sac pour les jeter par-dessus bord en bloc, ce qui est évidemment beaucoup plus expédient. »<sup>38</sup>

Il est d'ailleurs conscient que ses distinctions ont échoué à convaincre le Monde ; elles sont vécues comme « une discrimination assez vaine »<sup>39</sup>. Sa phobie des hommes efféminés et des hommes qui jouissent par la pénétration, qui est chez Gide essentiellement « vampirisée », depuis l'épisode avec Henri Ghéon, mise à part, pourquoi certaines catégorisations réussissent-elles à s'imposer ?<sup>40</sup>

---

utilise le terme « pédéraste » comme le terme générique, alors que Gide utilise le terme « homosexuel ». Dr. Cazanove distingue : les « faiseurs de soupe » qui seraient mal vus par leurs camarades, car ils peuvent être actifs et passifs, ce qui est assez rare ; les « ménages », où les rôles (actif et passif) seraient nettement tranchés ; les « individus sans attache », actifs ou passifs, qui inaugureraient la promiscuité, et les « mômes », les sujets passifs (en argot). Dr. Cazanove établit des catégories des pairs, Gide parle des individus. Le critère de Dr. Cazanove est le rôle qu'une personne assume, passif ou actif, et non pas l'âge. Gide désavoue les passifs, les « invertis », tandis que Dr. Cazanove isole les « faiseurs de soupe », qu'aujourd'hui sont connus sous le nom de « bisexuels ».

<sup>37</sup> *Ibid.* Cette dissociation des « sodomites » et des « invertis » que Gide introduit pourrait être rapprochée de la formule freudienne du « narcissisme des différences mineures », qu'il introduit pour décrire la propension des groupes de ressentir une certaine hostilité envers les groupes qui leur sont les plus proches, d'une manière culturelle, sociale ou géographique. (Le concept apparaît dans *Le Tabou de la virginité* (1917), *La Psychologie du groupe et l'analyse d'ego* (1921), et *Le malaise dans la culture* (1929)).

<sup>38</sup> *Ainsi soit-il ou Les jeux sont faits, op.cit.*, pp. 194/195.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 194/195.

<sup>40</sup> Déjà la phrase de 1918, « les pédérastes dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela tout simplement, sans qu'aussitôt vous prétendiez voir, dans mon aveu, forfanterie ?), sont

Si Gide ressent un certain malaise à parler de l'homosexualité avec Bourget, la question qui s'impose serait la suivante : pourquoi le contexte établi par Bourget est-il tellement problématique ?

La scène entre Bourget et Gide est nettement délimitée par la sortie de Mrs. Wharton, comme si cette sortie autorise en quelque sorte le thème et un certain vocabulaire. Ainsi Gide semble-t-il quelque peu forcé d'accepter le point de vue de Bourget qui s'imagine, dirait-on, que prononcer certains mots est un rituel, une indication qu'on est « entre hommes », une performance de la virilité. Aussi Gide n'arrive-t-il pas à lui dire qu'il considère qu'il existe un lien essentiel entre la pédérastie et la virilité. Encore *Corydon*<sup>41</sup> va se distancier de tout ce qui ne rentre pas dans ce qu'il nomme la « pédérastie normale ».

L'absence de Mme Wharton indique que Bourget lui parle « en homme », mais non pas « en pédéraste ». Pour Gide, à ce moment-là, il s'agissait de trouver une façon de parler « en homme » dont l'homosexualité serait en quelque sorte hors sujet. L'hésitation de Gide autour de la question dans quelle bouche placer le mot « pédéraste » montre aussi qu'il n'est pas facile d'acquiescer la liberté d'usage de ce terme. Gide fait voir aussi, indirectement, qu'il serait plus facile de parler en utilisant le terme d'« homosexuel », surtout avec Bourget. Si Gide avait pu établir les hypothèses dans cette conversation, il aurait préféré, semble-t-il, instaurer une délimitation sémantique nette entre « l'inverti » et « le pédéraste », au lieu d'une délimitation purement pragmatique. C'est au moment de l'écriture du journal que Gide peut « se venger », se révolter à la fois contre la forme de la virilité qu'il se voit contraint d'assumer, et contre la forme de la féminité assignée à Mme Wharton. Gide et Mme Wharton vont d'ailleurs se moquer ensemble des prétentions intellectuelles et scientifiques de Bourget. Naturellement, Gide aurait parlé plus facilement de l'homosexualité avec Edith Wharton car sa virilité aurait été exposée d'une façon différente. Peut-être partagerait-il plus de convictions en matière de sexualité avec Mme Wharton qu'avec Bourget, qui l'a contraint d'être une certaine espèce d'homme et lui a simultanément coupé la langue.

### 3.2. *Marcel Proust*

La scène entre Gide et Bourget met en évidence les différences pragmatiques et sémantiques qui existent entre l'« homosexuel » et le « pédéraste ». Un troisième terme existe dans le manuscrit, l'« uranisme », quand Gide se demande s'il

---

beaucoup plus rares », traduit un certain malaise de dire simplement « je suis pédéraste ». Gide sait que peut-être personne n'aurait-il compris ce mot dans la nuance qu'il lui assigne – les distinctions entre les différents groupes des homosexuels sont encore difficile à discuter. Dans la préface de *Corydon*, écrite en 1922 et publiée en 1924, Gide fait publiquement référence aux distinctions entre les catégories des homosexuels ; son livre ne traite que la pédérastie, ce qu'il croit être le défaut principal du livre, vu le nombre des invertis et des sodomites. Selon Gide, la pédérastie n'amenuise en rien la virilité ; le pédéraste serait donc une sorte d'anti-efféminé (*Corydon, op.cit.*, pp. 8/9).

<sup>41</sup> *Ibid.*, pp. 30-32.

appartient, selon Bourget, à un des deux groupes de perversions établis, ou à un troisième. Dans la version finale, Gide remplace le mot en utilisant le terme « homosexuel ».

En mi-mai 1921, Gide, en racontant la visite qu'il a rendu à Proust, note qu'ils avaient parlé presque exclusivement de l'uranisme<sup>42</sup>. C'était aussi le mois où les conversations à ce sujet abondent en tout Paris. Le même mois, plus précisément, le 2 mai 1921, sort la deuxième partie des *Germantes* - à la fin de ce volume Proust avait ajouté la première (petite) partie de *Sodome et Gomorrhe*, qui devait être la prochaine partie de son roman.<sup>43</sup>

Gide avait vu Proust le 13 mai 1921, et le lendemain il note dans le journal que, dès son arrivée, Proust s'est mis à parler de l'uranisme. Comme Gide commente, Proust, loin de cacher son uranisme, l'affiche. Gide ne supposait pas que Proust le fût « aussi exclusivement ». Proust était convaincu que Baudelaire était uraniste, et « pratiquant », alors que Gide ne peut concevoir Baudelaire que comme un uraniste non-pratiquant.<sup>44</sup>

Les deux scènes, celle entre Bourget et Gide et celle entre Proust et Gide, ont beaucoup de points en commun. Cependant, les termes utilisés pour décrire la scène qui se réfère à Proust sont « uraniste » et « uranisme ». Etant donné que les termes « homosexuel » et « uraniste » étaient introduits dans la langue française presque au même moment, dans les années 1890, Gide les utilisera jusqu'à la fin de ses jours comme synonymes. En examinant les scènes chez Proust, peut-être est-il possible d'avancer que Gide va favoriser le terme « uraniste » dans les situations plus intimes ou quand il parle avec les homosexuels.<sup>45</sup> Aussi pour Gide

---

<sup>42</sup> *Journal*, I, p. 1126.

<sup>43</sup> Dans la première partie de *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur observe la scène qui se déroule entre Charlus et Jupien, et ainsi transforme Charlus en un exemplaire parfait de l'homme - femme. Gide n'appréciait pas trop cette mise en scène, comme en témoigne la préface à *Corydon* en 1922. Il y dit : « Certains livres - ceux de Proust en particulier - ont habitué le public à s'effaroucher moins et à oser considérer de sang-froid ce qu'il feignait d'ignorer, ou préférerait ignorer d'abord. Nombre d'esprits se figurent volontiers qu'ils suppriment ce qu'ils ignorent... Mais ces livres, du même coup, ont beaucoup contribué, je le crains, à égayer l'opinion. La théorie de l'homme - femme, des ' Sexuelle Zwischenstufen ' (degrés intermédiaires de la sexualité) que lançait le Dr Hirschfeld en Allemagne, assez longtemps déjà avant la guerre, et à laquelle Marcel Proust semble se ranger - peut bien n'être point fautive ; mais elle n'explique et ne concerne que certains cas d'homosexualité, ceux dont précisément je ne m'occupe pas dans ce livre - les cas d'inversion, d'efféminement, de sodomie. » (*Corydon*, *op.cit.*, p. 8)

<sup>44</sup> *Journal*, I, pp. 1124/1125.

<sup>45</sup> Vers la fin de sa vie, dans *Ainsi soit-il*, quand il parle de Charles du Bos, Gide écrit : « Il ne se faisait pas sur la pédérastie une idée bien précise, avait besoin d'explications. L'entretien fut atrocement pénible. Ce n'est pas seulement à l'uranisme que Charlie ne comprenait rien ; c'est à la vie. » (*Ainsi soit-il*, *op.cit.*, p. 38). Comme un contre-exemple à l'idée que Gide emploie « uranisme » dans les situations plus amicales, moins publiques, il y a l'exemple du *Corydon*, quand le narrateur homophobe parle de « l'irritante question de l'uranisme » (*Corydon*, *op.cit.*, p. 15). La conviction que « l'uranisme » n'est jamais entré dans l'usage pourrait être contestée par l'examen de la fréquence des différents

*l'homosexuel* et *l'homosexualité* vont-ils devenir progressivement les termes pour l'usage officiel et public<sup>46</sup>, tandis que *l'uraniste* et *l'uranisme* seront les termes qu'il pouvait assumer plus facilement personnellement (Lucey).<sup>47</sup>

Quoique Proust et Gide semblent d'accord sur l'usage du terme « uraniste » qu'ils l'emploient dans leur conversation privée, ils n'adoptent point la même façon de représenter l'homosexualité. En parlant entre eux, ils peuvent développer une discussion sur les pratiques supposées des autres. Avec Bourget, il s'agissait de son immoraliste, avec Proust il s'agit de Baudelaire. Plus que la vérité, cette discussion vise à créer une opportunité pour examiner les limites de la catégorie à laquelle la personne en question était censée appartenir. La réponse de Gide - que Proust a raison peut-être quand il s'agit de Baudelaire, que le nombre des uranistes est évidemment plus élevé, et qu'il ne s'imaginait pas que Proust l'était si exclusivement - montre que, dans une telle conversation, presque ritualisée, la personne maintient ou modifie les limites des catégories auxquelles elle s'associe. Cette espèce de conversations constitue un acte à travers lequel une personne établit et valide sa propre vision du monde.

Proust et Gide étaient parfaitement conscients de ne pas employer ni les mêmes stratégies ni les mêmes catégories en représentant l'homosexualité. Proust n'a aucun intérêt d'évoquer, comme Gide dans *Corydon*, ni le patrimoine grec, héroïque, ni la culture méditerranéenne au sujet de son M. de Charlus. Pour les deux, l'écriture sur l'homosexualité est une question de l'exemplification, et de l'exemplarité de l'exemplification. L'inconfort que Gide ressent envers l'écriture

---

termes employés dans les réponses à l'enquête des *Marges* en 1926. Ils ont demandé les écrivains si, selon eux, la « préoccupation homosexuelle » s'est développée dans la littérature française après la Première guerre mondiale, et si la présence des « personnages invertis » pourrait influencer la morale. Le compte (approximatif) des réponses publiées le 15 mars 1926 révèle que *l'homosexualité* apparaît 101 fois, la *pédérastie* 40 fois, *l'inversion* 29 fois, le *vice* 21 fois, *l'uraniste* 2 fois et l'adjectif *uranique* 1 fois ; *lesbien* apparaît 2 fois, *tante* et *tata* 2 fois, et *gousse*, *tapette*, *sodomie* et *tribades* 1 fois.

<sup>46</sup> Le *Trésor de la langue française* donne l'année 1891 comme la date de la première apparition de ce mot en français. Une des fonctions de ce mot pourrait bien avoir été d'encourager l'oubli des distinctions passées, réelles et pratiques, qui importaient dans le quotidien, et qui avaient à faire avec l'intersection des identités sociales et sexuelles. Dans son *Histoire de la sexualité* (volume I, Gallimard, 1984, p. 119), Foucault rappelle que le discours dominant sur l'homosexualité à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se réduit à la pathologie de cette sexualité qui est confiné dans un système de l'hérédité, de la perversion et de la dégénérescence.

<sup>47</sup> Eu égard à la rareté du mot *uraniste* aujourd'hui, la préférence de *l'uraniste* par rapport à *l'homosexuel* qu'établit Gide n'a pas eu la longévité qu'il lui souhaitait, pas plus que son essai de distinguer le *pédéraste* de *l'inverti*. Si Proust et Gide emploient les mots *uraniste* et *uranisme*, cela indique qu'il s'agit tout d'abord d'une conversation entre intellectuels, mais aussi d'une conversation entre deux homosexuels. Son usage a d'ailleurs toujours été limité à un cercle limité des intellectuels. Le terme lui-même a été forgé par Karl Heinrich Ulrichs qui l'a tiré du *Symposium* de Platon (180d-185c), du discours de Pausanias, où il lie l'amour pur entre hommes à l'Aphrodite Uranienne.

de Proust provient de sa sensation que le travail de la représentation de Proust pourrait bien être considéré comme parfaitement exemplaire.<sup>48</sup>

Or quoique Gide ressente fort les différences entre sa propre conception de l'homosexualité et celle de Proust, il est conscient qu'ils traitent « la même chose ». Au début du XX<sup>e</sup> siècle Gide s'imagine que son propre projet littéraire s'oppose en quelque sorte aux efforts des écrivains qui étaient, selon lui, moralement et littérairement inférieurs ou inadéquats, comme Colette, bien qu'il lui reconnaisse ses qualités d'écrivain.<sup>49</sup> Depuis son *Immoraliste* (1902), à travers les *Caves du Vatican* (1914), jusqu'aux *Faux-monnayeurs* (1925), Gide semble souvent organiser son discours sur la sexualité en employant l'opposition entre le naturel et l'artificiel. Le « reste inconscient de puritanisme » n'indiquerait pas seulement son comportement dans la société, mais aussi son choix du registre littéraire - le « quoi » et le « comment » qui fait face à l'« encanaillement ».<sup>50</sup>

<sup>48</sup> En août 1921, Gide confie à Maria Van Rysselberghe qu'il ne trouve pas la conception de *l'homme - femme* de Proust erronée, « mais bâtir là-dessus tout l'uranisme [le] révolte » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, tome I (1918-1929), *op.cit.*, p. 98) car il y a d'autres explications possibles.

<sup>49</sup> En 1936, Gide lit *Mes apprentissages* de Colette, et commente le livre dans son journal. Il y voit « une sorte de génie très particulièrement féminin et une grande intelligence » ; il y loue l'ordonnance et les heureuses proportions d'un récit « en apparence si débridé », le « tact parfait », la « courtoise discrétion dans la confiance » et un « art subtil, accompli ». Il finit par : « J'ai côtoyé, frôlé sans cesse cette société que peint Colette et que je reconnais ici, factice, frelatée, hideuse, et contre laquelle, fort heureusement, un reste inconscient de puritanisme me mettait en garde. Il ne me paraît point que Colette, malgré toute sa supériorité, n'en ait pas été quelque peu contaminée. » (19 février 1936, *Journal*, II, p. 515)

<sup>50</sup> Déjà Rachilde s'en rend compte dans son article sur *l'Immoraliste*, qu'elle compare avec *Claudine mariée* de Colette (le compte rendu sur ce roman est sorti en juin 1902, dans la même section du *Mercur de France*, pp. 750-752). Rachilde, paradoxalement, emploie les mêmes termes, les mêmes mots que Gide dans son journal en 1936, mais dans le sens inverse. Selon Rachilde, Michel semble « factice, composé, lâche... malade » (*Ibid.*). Il ne dépasse pas ses préjugés, et on ne peut pas l'admirer, tandis que *Claudine mariée* serait un roman sincère. Rachilde trouve le roman de Gide un peu désuet, déjà dépassé, et non pas légèrement nietzschéen. Elle ne le voit pas comme une des incarnations d'un projet littéraire qui essaie de représenter à la fois la quête d'une forme de la libération sexuelle et la quête d'une approche infiniment raffinée aux formes littéraires. Gide se révolte contre ce texte de Rachilde dans sa lettre à Henri Ghéon, car, en négligeant la quête d'une perfection formelle, d'une sophistication, Rachilde se focalise sur ce qu'elle voit comme un échec de se confronter à l'homosexualité directement et le « dilettantisme » qui en résulte. Pour Rachilde, le livre de Gide est trop moral, plus qu'il ne le fallait. Si nous le comparons à *Méphistophéla* de Mendès, à *Aphrodite* et aux *Chansons de Bilitis* de Louÿs, à *l'Idylle saphique* de Pougy ou au travail, journalistique et romanesque de quelqu'un comme Jean Lorrain, il l'est. Cet argument devait être pris pour une critique. Selon Rachilde, Gide était loin d'être pervers. L'impératif de Rachilde, « sois pervers ! » - car la perversion serait, à ses yeux, la vérité de certaines sexualités - n'a rien à voir avec le projet de Gide. Il veut, dirait-on, maintenir une certaine « dignité », une certaine « réticence » que loue Lucie Delarue – Mardrus (à l'encontre de Rachilde,



Quand Gide, en 1936, commente l'écriture de Colette, il nous fait voir combien son projet littéraire du début du siècle sous-entendait un effort considérable de sa part de ne pas écrire et ne pas être comme Colette ou Jean Lorrain<sup>51</sup>. Dans le cri du roman de Colette, *Les Vrilles de la vigne* - : « Je voudrais dire, dire, dire tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchanté et me blesse et m'étonne ; mais il y a toujours, vers l'aube de cette nuit sonore, une sage main fraîche qui se pose sur ma bouche... Et mon cri, qui s'exaltait, redescend au verbiage modéré, à la volubilité de l'enfant qui parle haut pour se rassurer et s'étourdir... Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne »<sup>53</sup> – résonne en quelque sorte le conseil de Proust à Gide : « Vous pouvez tout raconter... mais à condition de ne jamais dire : *Je*. » La sage main fraîche semble être à la fois une source du plaisir et un appel à la discrétion.

#### 4. Le « tout dire » gidien

« [...] s'être fait revêtir d'avance du *sacer esto* qui permet de *tout dire* »  
(Robert de Montesquiou)<sup>53</sup>

Pouvoir établir le *tout dire* sur une certaine sexualité comme un but littéraire sous-entend pour Gide une compréhension de l'acte de dire et de ce qui est dit. Il faut ciseler les formes de représentation, car l'auteur vise l'autorité sur le sujet. Les compétences que recherche Gide sont aussi esthétiques que critiques, et aussi critiques que sociales.

En comparant le discours sur l'homosexualité de Gide avec celui de Proust ou de Colette, ce qui devient évident c'est que Gide est le seul des trois qui ne limite pas son discours et son projet de la construction de la première personne à seulement parler de l'homosexualité. Il est le seul des trois à parler *en faveur* de l'homosexualité et *en tant qu'homosexuel*. Or Gide est bien conscient que l'introduction d'une première personne trop facile, trop sentimentale et trop

---

Lucie Delarue – Mardrus, dans son article « Essai sur 'L'Immoraliste' », paru dans la *Revue blanche* le 15 juillet 1902, loue la réticence de Michel), tout comme Proust, qui tient à la discrétion et emploie le mot « inverti » au lieu de son mot – fétiche « tante » (Colette affichera un intérêt semblable pour le mot « vrille » dans son roman *Les Vrilles de la vigne*) : « 'Mais le lecteur français veut être respecté' et n'étant pas Balzac je suis obligé de me contenter d'inverti. » (Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, III, *op.cit.*, p. 955)

<sup>51</sup> La même année, 1902, le 4 février, Gide raconte une anecdote que Edouard de Max lui a raconté sur les indiscretions sexuelles de Lorrain – le petit cocher lui demande s'il veut « un complet Lorrain », qui dépeint bien la renommée fantastique de ce monsieur à Nice. Gide ajoute « Passé rue O. préparer le retour de Ghéon » (*Journal*, I, p. 340).

<sup>52</sup> Colette, *Œuvres*, tome I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1984, pp. 960/961.

<sup>53</sup> Robert de Montesquiou à Marcel Proust au sujet de *Sodome et Gomorrhe* dans Marcel Proust, *Correspondance*, tome XX, *op.cit.*, p. 187.

confessionnelle dans un discours sur l'homosexualité n'aura aucune valeur esthétique.<sup>54</sup>

Le discours sur la sexualité joue un rôle important au sein de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Une de ses ambitions, essentiellement littéraire, était celle de « tout dire », comme disait Gide dans *Si le grain ne meurt*, de « tout raconter », comme disait Proust ou Violette Leduc (*Ravages*). Cette ambition implique toute une stratégie auctoriale, l'établissement d'une certaine image de soi, pour pouvoir être accepté comme autorité. Gide l'a bien compris, tout comme Proust ; pour pouvoir « tout dire », il faut non seulement un travail continu sur la création d'une image de soi, publique et respectée, mais aussi et surtout un travail sur le style.

Le « tout dire » est ainsi devenu un but, une visée. Il va rester une valeur littéraire du point de vue du style, de la forme et du contenu<sup>55</sup> (et revendiquée comme telle) qui, dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, est souvent liée à la représentation de l'homosexualité. Le « tout dire » pourrait aussi être considéré comme un appel à l'autonomie du « champ littéraire »<sup>56</sup>. C'est comme si, dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, le discours sur l'homosexualité et ses représentations a mis à l'épreuve les limites de l'autonomie de ce champ. Il s'agissait de représenter l'irreprésentable sur la sexualité en revendiquant le sérieux en littérature, bien que cette stratégie, transgressive et subversive, puisse être considérée comme une sorte de concession à la lubricité du lectorat, et finalement une trahison de la littérature. Déjà Foucault<sup>57</sup> insistait sur la littérature comme le seul lieu possible de la transgression et pour la transgression au sein de la société bourgeoise.<sup>58</sup>

Le « tout dire » est chez Gide lié à l'emploi de la première personne. La *Fin du siècle*, depuis Flaubert et Mallarmé, autorise Wilde à dire à Gide qu'en art il n'y a pas de première personne. Proust partage cette conviction, même si son écriture

<sup>54</sup> Rappelons-nous ses mots au sujet du compte rendu de Rachilde – il ne veut écrire ni une satire ni une apologie. Il veut traiter un sujet et trouver une façon littéraire adaptée, « sophistiquée », de le traiter. Le 12 juillet 1910 Gide exprime son désir d'être le premier à dire l'homosexualité (la pédérastie) d'une façon nouvelle, audacieuse, et d'un point de vue esthétique, ce qui est, selon Gide, « indispensable » pour faire voir l'utilité morale et sociale de son travail : « Sentiment de l'indispensable. Je ne l'ai jamais eu plus fort, depuis que j'écrivis *André Walter*, qu'à présent pour *Corydon*. L'appréhension qu'un autre me devance ; il me semble que le sujet flotte dans l'air ; je m'étonne qu'aucun ne fasse geste de le cueillir avant moi... J'ai connu pareille appréhension au moment des *Nourritures*. » (André Gide, 12 juillet 1910, *Journal*, I, p. 644)

<sup>55</sup> Cependant le « tout dire » va adopter des formes différentes chez Gide, chez Proust, chez Colette ou chez Louÿs (un « tout dire » particulier développe avant eux aussi marquis de Sade).

<sup>56</sup> Cf. Voir Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art – genèse et structure du champ littéraire*, Editions du Seuil, Paris, 1998.

<sup>57</sup> Michel Foucault, « Folie, littérature, société » dans *Dits et écrits*, tome II, éd. Daniel Defert et François Ewald, Gallimard, Paris, 1994, pp. 117/118.

<sup>58</sup> Devenue presque attendue, la transgression produit souvent l'effet que quelque chose est littérature, et garantit une certaine visibilité sur le marché.

semble suggérer au premier abord le contraire. Bourdieu dirait que le concept d'un regard « pur » demande une posture de l'impassibilité, de l'indifférence et du détachement, si ce n'est celle de la désinvolture ironique qui revendique une autonomie et un regard (auto-)réflexif et critique envers la forme et la production elle-même. Quelquefois le « je » semble être la voie formelle la moins rigoureuse. Or en sexualité et en littérature l'emploi des pronoms est primordial.

Gide est devenu un des auteurs qui faisait voir non seulement des « choses nouvelles », mais surtout les caractéristiques formelles de leur énonciation et leurs implications sociales. Il faisait un travail de l'abstraction, de figuration, ou l'« agencement collectif d'énonciation »<sup>59</sup> qui peut se résumer dans sa pratique d'un franc-parler qui se rapproche à la *parrèsia* cynique.

## 5. La postérité de Gide et le « je »

Gide expérimente obsessionnellement avec les figures de la postérité qu'il espère de façonner pour constituer une image de soi. En créant un « je » public, une figure littéraire qui écrit sur l'homosexualité, Gide présente ce qu'il imagine être sa propre postérité. Etant donné que Madeleine lui a enlevé la possibilité de survivre dans leur correspondance - « C'est en elle surtout que j'espérais survivre »<sup>60</sup> - Gide est contraint de mettre en place de nouveaux dispositifs qui lui assureraient l'éternité.

Une figure de la postérité est présente déjà dans les *Nouvelles nourritures*, écrites au début des années 1920.<sup>61</sup> Un moment curieux, qui met en scène Gide écrivant avec le but d'être lu *post mortem* par un jeune homme, qui va arrêter de caresser un autre jeune homme pour se pencher sur les mots de Gide. C'est comme si Gide flirte ici avec la tradition libertine où le livre incite, perpétue, guide et renforce le désir de son jeune lecteur idéal.

Qu'est-ce qui s'est passé pour provoquer ce transfert du destinataire, d'« Em. » à ce jeune homme inconnu ? L'année 1918 est riche en traces d'un conflit entre les diverses représentations de la postérité, qui existe depuis le début de sa carrière. Le lecteur imaginé de la correspondance de Gide et de Madeleine n'a rien à voir avec le lecteur imaginé des *Nouvelles nourritures*.<sup>62</sup> La négociation

---

<sup>59</sup> Cf. Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie, tome 2 : Mille Plateaux*, Editions de Minuit, Paris, 1980.

<sup>60</sup> 22 décembre 1918, *Journal*, I, p. 1080.

<sup>61</sup> « Toi qui viendras lorsque je n'entendrai plus les bruits de la terre et que mes lèvres ne boiront plus sa rosée – toi qui, plus tard, peut-être me liras – c'est pour toi que j'écris ces pages ; car tu ne t'étonnes peut-être pas assez de vivre ; tu n'admires pas comme il faudrait ce miracle étourdissant qu'est ta vie. Il me semble parfois que c'est avec ma soif que tu vas boire, et que ce qui te penche sur cet autre être que tu caresses, c'est déjà mon propre désir. » (*Les Nouvelles nourritures, ibid.*, p. 253)

<sup>62</sup> La notation du 24 novembre 1918 (*Journal*, I, p. 1077) a été publiée pour la première fois en 1996, elle ne figure pas dans *Et nunc manet in te* : « A elle seule j'écrivais avec abandon. Pas un nuage, jamais le moindre souffle entre nous. Peut-être n'y eut-il

difficile entre les versions différentes de la postérité dure longtemps. *Corydon* a déjà été publié pour un public restreint, et une grande partie de *Si le grain ne meurt* était déjà rédigée.<sup>63</sup>

*Si le grain ne meurt* semble représenter une nouvelle relation envers la postérité, envers la littérature elle-même, et une nouvelle pratique de la première personne. La question qui se pose – Comment écrire les mémoires ? – entraîne des questions sur le style, sur le genre, sur la littérature, sur la publication, sur sa personne et sur sa relation envers la postérité. Toutes ces questions s'attachent à la question comment « tout dire » de la façon la plus appropriée. Ici le « tout dire » ne signifie pas exactement dire tout, mais comment dire l'homosexualité au sein d'une histoire de soi. Ainsi son « tout dire » pose-t-il la question du degré de l'explicite. Gide va introduire son ami, écrivain, Roger Martin du Gard, dans le texte même de ses mémoires.<sup>64</sup> Gide est malin – il peint Roger Martin du Gard l'encourageant sur sa nouvelle voie expérimentale et l'aidant à renouveler son statut littéraire et à s'ouvrir à sa sexualité.<sup>65</sup>

---

jamais plus belle correspondance – car il ne suffit pas de dire que le meilleur de moi s'y trouvait, mais d'elle également, car je n'écrivais jamais pour moi-même. Ah ! que valent près de cela ma *Porte étroite*, mes *Nourritures*, étincelles fragiles échappées d'un immense foyer. Du moins à présent rien ne me retient plus de publier durant ma vie et *Corydon* et les Mémoires. » Le passage abrupt d'une rhétorique mélodramatique et désespérante provoquée par la perte de ses lettres au ton plat, presque froid, de « du moins à présent... » indique un changement. Les figures du soi et l'image du soi qui en proviennent changent. Il semble qu'une des tentatives de réparer la distance, de l'amenuiser, était de lire *Corydon* à haute voix à Madeleine. Cependant elle n'a pas réagi comme il l'espérait.

<sup>63</sup> En fait, la découverte des lettres brûlées est provoquée parce qu'il voulait vérifier une date dans la correspondance pour ses mémoires. En pleurant la perte des lettres, il relit les épreuves de ses mémoires et les corrige, et, encore hésitant s'il va envoyer le manuscrit à l'éditeur ou non, il garde une copie pour soi, peut-être pour la postérité. « Je m'occupe à revoir et mettre au point le brouillon de mes *Mémoires*, de manière à garder un texte complet si j'en confie un à Verbecke. Je ne suis pas très satisfait de cette relecture : les phrases sont molles ; cela est trop conscient, trop surveillé, trop littéraire. » (*Journal*, I, p. 1079)

<sup>64</sup> La première partie de *Si le grain ne meurt* s'achève avec : « Roger Martin du Gard, à qui je donne à lire ces Mémoires, leur reproche de ne jamais dire assez, et de laisser le lecteur sur sa soif. Mon intention pourtant a toujours été de tout dire. Mais il est un degré dans la confiance que l'on ne peut dépasser sans artifice, sans se forcer ; et je cherche surtout le naturel. » (*Si le grain ne meurt*, *ibid.*, p. 280)

<sup>65</sup> En effet, en lisant la lettre de Roger Martin du Gard du 7 octobre 1920 à Gide, ces mots d'encouragement pourraient paraître appropriés (7 octobre 1920, André Gide, Roger Martin du Gard, *Correspondance (1913 – 1934)*, I, introduction de Jean Delay, Gallimard, Paris, 1968, pp. 157/158). Roger Martin du Gard lui demande de dire quel enfant il était quand il était seul, de quoi avait-il rêvé, quels sentiments cultivait-il pour les gens autour de lui, quels troubles l'assaillaient, comment est née l'idée de sa vocation, quelles étaient ses vanités enfantines, ses infatuations, ses faiblesses, ses curiosités, ses initiations, ses rêveries nocturnes et ce qui restait d'elles. Roger Martin du Gard voulait

Roger Martin du Gard avait décrit dans son journal<sup>66</sup> la conversation avec Gide du 6 octobre. Il y dit qu'il voulait le convaincre qu'il avait l'opportunité d'écrire le « livre immortel sur sa vraie vie intérieure », et qu'il ne devait pas s'abstenir d'aucun secret et révéler la vérité sans reste. Tel était, selon lui, le prix de la beauté d'un travail. Roger Martin du Gard croit qu'il est crucial pour la postérité littéraire de Gide qu'il soit plus explicite. Gide décide de ne pas suivre son conseil. Voire, il considère son conseil comme un conseil esthétique – conseil d'atteindre la beauté dans la pratique radicale d'une écriture confessionnelle. Ainsi, pour Gide et pour Roger Martin du Gard, y a-t-il des questions esthétiques importantes dans le choix de portraiturer en détail la sexualité entre hommes (dont un est l'auteur) et de trouver le style, le genre et la stratégie de publication appropriés pour le faire.

Roger Martin du Gard, par contre, affirme qu'il ne voulait pas que Gide publiât ses mémoires. Il n'a pas été content de trouver son nom mentionné et lié à son exigence d'être plus explicite.<sup>67</sup> Les qualifications de Martin du Gard montrent combien la version de la postérité que quelqu'un choisit pour le guider est cruciale pour le façonnement de la carrière littéraire d'un auteur. Comment la carrière littéraire de Gide aurait-elle été s'il avait choisi une publication posthume de ses mémoires ?<sup>68</sup> Or ses délais n'étaient jamais assez longs pour mettre en danger l'établissement et le maintien de l'*aura* littéraire qu'il s'est imaginé pour lui. Assez tôt Gide se rend compte que la relation de Martin du Gard envers la postérité diffère considérablement de la sienne.<sup>69</sup> Gide essaie de calculer jusqu'à

---

l'encourager et amener les lecteurs vers lui. Plus il avançait dans la lecture, plus il était mécontent avec les mémoires de Gide. Il semble qu'il l'incitait à préciser son histoire. Le « nous » qu'il emploie n'est pas particulièrement inclusif, et la temporalité - « maintenant est le temps » - n'est pas si fondée sur le présent comme cela pourrait apparaître à première vue. Il s'agit, en fait, du présent de la postérité.

<sup>66</sup> Roger Martin du Gard, *Journal (1919 – 1936)*, II, édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard, Gallimard, Paris, 1993, pp. 171/172, dans M. Lucey, *ibid.*

<sup>67</sup> Il a écrit une réponse à cette invocation de son nom qu'il a insérée dans sa copie des mémoires de Gide, où il dit qu'il a incité Gide à « tout dire », mais il a été contre la publication pendant sa vie ou même immédiatement après sa mort. Roger Martin du Gard s'imagine que son insistance indiscrete sur ce point a eu quelque chose à voir avec la longue hésitation de Gide qui, après avoir commandé six mille copies de la première édition et alors désisté de les livrer dans les librairies vingt fois, a gardé son stock presque deux ans (1921-1923) dans sa cave avant de la laisser circuler. (*Ibid.*, p. 172)

<sup>68</sup> Gide lui-même dit dans *Si le grain ne meurt*, au sujet des efforts de sa mère de le dissuader d'amener Athman à Paris : « Il ne m'est pas arrivé souvent de renoncer. Un délai, c'est tout ce qu'obtient de moi la traverse. » (*Si le grain ne meurt, op.cit.*, p. 355) Cette affirmation pourrait aussi être considérée comme une version de la stratégie de publication de Gide.

<sup>69</sup> Le 5 octobre 1920 Gide raconte dans son journal (5 octobre 1920, *Journal*, I, pp. 1110/1111. La petite note entre parenthèses, à la fin de la première partie, introduit une critique de Roger Martin du Gard et figure dans les *Notes et variantes (Ibid.*, pp. 1688/1689), et sa conversation avec Martin du Gard au sujet du niveau désiré du registre explicite dans

où il peut aller. Il est impossible qu'il ait raconté tout dont il se souvient, comme il le dit ; personne ne peut raconter tout, la nature même du langage s'y oppose. Par contre, l'exigence d'un registre plus explicite de Martin du Gard est rendue possible par son choix d'un moment postérieur, quand le discours explicite n'a pas de prix, et alors, selon Gide, n'a pas de valeur. Les conversations avec Roger Martin du Gard transposent donc la question de ce qui est possible au sein de l'écriture confessionnelle, et celle du degré de l'indiscrétion que Gide risque à un autre niveau, celui où il est question du style, de la réputation et du prestige littéraire et social.

Le désir de Roger Martin du Gard d'obtenir de Gide plus de confessions ne correspond pas à son goût et à son style (sa « réticence »). « Il y aurait artifice » dans cette exigence d'introduire dans ses mémoires plus du matériel indiscret, mélodramatique ou apologetique. Roger Martin du Gard semble jouer ici un rôle important en incarnant l'arrière-garde à l'avant-garde gidienne. Il est pour Gide un contre-exemple ; il l'aide à expérimenter avec sa propre relation envers la postérité. Les deux mettent en évidence la difficulté des décisions à prendre : Pourquoi Gide se déclarerait-il, en ce moment-là et de cette façon ?

Le rapport à la postérité peut donc aussi être une façon de réinventer le champ littéraire. Il est non seulement une fantaisie psychologique, mais aussi une structure historique et sociale complexe qui aide à formuler une pratique particulière de la littérature qui inclut des choix littéraires, ceux qui concernent le style, le genre, la péripiétie, la stratégie de la publication, l'établissement des archives, etc.<sup>70</sup> Les réflexions de Gide sur les implications de l'usage de la

---

ses mémoires : « Il me fait part de sa déception profonde : j'ai escamoté mon sujet ; crainte, pudeur, souci du public, je n'ai rien osé dire de vraiment intime, ni réussi qu'à soulever des interrogations... (Ces réflexions m'ébranleraient plus si je commençais à comprendre qu'il est dans le caractère de M du G de rêver toujours un au-delà chimérique, de sorte que toute réalisation le laissera loin du compte. Un des plus curieux caractères que j'aie rencontrés.) Depuis que je suis ici, reçu de lui une longue, excellente lettre où il revient sur tous les points que notre conversation avait touchés. J'ai pourtant conscience d'avoir raconté de mon enfance tout ce dont j'avais gardé souvenance et le plus indiscrètement possible. Il y aurait artifice à y mettre plus d'ombre, plus de secret, plus de détour. »

<sup>70</sup> Le conseil (esthétique, mais pas seulement esthétique) que Roger Martin du Gard donne à Gide dans sa lettre du 16 décembre 1921 sur les choix narratifs et la caractérisation des personnages dans les *Faux-Monnayeurs* se résume à une simple prière – à ne pas donner lieu à aucune occasion de créer un scandale personnel qui est tout sauf nécessaire. Selon Roger Martin du Gard, Gide est quelquefois trop courageux, trop téméraire, inutilement. Pourquoi trop exposer les inclinations personnelles d'Edouard ? Pourquoi le faire écrivain, sinon pour réintroduire, de la façon la plus dangereuse, le « subjectif » dans un texte qui fonctionne très bien sans cela ? Selon Roger Martin du Gard, si Edouard doit avoir ces inclinations, sa femme doit rester mystérieuse, pour que le lecteur ait autant de raisons de croire que de douter de cela (André Gide, Roger Martin du Gard, *Correspondance*, I, *op.cit.*, pp. 177/178). L'Edouard de Roger Martin du Gard ressemble plus à Michel de *l'Immoraliste* qu'à Edouard. Les obsessions « esthétiques » de Roger Martin du Gard, évidemment compliquées et multivalentes au sujet de la « subjectivité » et de l'« objectivité » romanesque font voir qu'il ne partage pas les choix poétiques de Gide.

première personne en littérature, combinées avec son sens aigu d'avoir une mission sociale à accomplir, celle de représenter l'homosexualité en publiant les textes qui la mettent en scène, sont influencées aussi par sa perception des choix de ses prédécesseurs et de ses rivaux.<sup>71</sup>

Les deux, Proust et Gide, ont identifié la représentation de l'homosexualité comme une partie de leur projet esthétique; ils considéraient leurs efforts dans la quête de sa légitimité (justifiée par leur succès esthétique) comme une façon de réinventer le roman et la littérature de l'époque.<sup>72</sup> Ils considéraient Balzac comme leur précurseur, dont le patrimoine ils développaient et niaient à la fois, en se positionnant « pour » et « contre » cette tradition balzacienne.

Roger Martin du Gard se pose la question : pourquoi enlever le masque à ce moment-là ? Peut-être est-il conscient que tout change – les livres de Proust,

<sup>71</sup> Proust, par contre, en lisant les *Caves du Vatican*, va penser à Balzac et à Dostoïevski – dans une lettre à Gide, il va louer le portrait de Lafcadio, en particulier la description de sa sexualité, et son objectivité – selon lui, depuis Balzac et ses *Splendeurs et misères*, personne n'a pas été si objectif avec tant de perversité. En plus, d'après Proust, Balzac a été aidé dans la création de Lucien de Rubempré par une certaine vulgarité personnelle : « Mais dans la création de Cadio, personne ne fut objectif avec autant de perversité depuis Balzac et *Splendeurs et Misères*. Encore, je pense, que Balzac était aidé, pour inventer Lucien de Rubempré, par une certaine vulgarité personnelle. Il y a un certain ' grain de peau ', dans les propos de Lucien, dont le naturel nous enchante, mais qu'on retrouve souvent chez Balzac et même dans sa correspondance. Tandis que vous, pour créer Cadio !... » (Marcel Proust, lettre du 6 mars 1914, *Correspondance 1914 – 1922*, présentée et annotée par Philip Kolb, Plon, Paris, 1955, pp. 24/25). Dans une lettre qui date d'un mois plus tard, Proust conclut que l'originalité de Gide est sûre, étant donné que Dostoïevski n'aurait jamais fait son Lafcadio si séduisant ou si immoral. « [...] Ce qui vous rend peut-être injuste pour les *Caves*, et ce qui, pendant que je les finissais, a rendu injuste l'un des nombreux moi-même qui lisait en même temps et que les autres ont bien vite convaincu d'erreur, c'est que depuis *Crime et Châtiment* et les *Karamazov*, nous ne pouvons plus voir un criminel qui ne cherche pas à échapper à la justice sans croire que cela ressemble à Dostoïevski. C'est idiot. (...) Et puis, qu'est-ce qu'il y a de plus différent d'un personnage de Dostoïevski que Cadio. Je suis même persuadé que Dostoïevski n'en aurait pas pu comprendre la séduction et l'immoralité. (Je voudrais bien savoir si tous les « oncles » de Cadio sont des « tantes ». Que tout cela est intéressant !) [...] » (Marcel Proust, lettre du 4 ou 5 avril 1914, *Ibid.*, pp. 34/35)

<sup>72</sup> En plus, les *Caves du Vatican* ont été un des meilleurs exemples du roman moderne, renouvelé ou avant-garde, que la NRF encourageait. Or en 1913, la NRF publie *A.O. Barnabooth* de Valéry Larbaud, *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, et une partie de *Jean Barois* de Roger Martin du Gard. En avril 1914, la NRF publie les dernières épreuves des *Caves*. En juin et juillet 1914, elle publie les morceaux d'*A la recherche du temps perdu*. La NRF avait refusé de publier *Du côté de chez Swann*, qui finit par être publié par Grasset. C'était, selon Gide, sa faute ; cette « grande erreur » deviendra par la suite le sujet de leur correspondance. Plusieurs membres du groupe essayaient de convaincre Proust de leur pardonner (entre autres Gide) et de publier les prochains volumes chez eux. Vu leurs efforts de penser l'avenir du roman français, et qu'ils ont publié le roman de Lafcadio, Proust tenait aussi à figurer parmi les auteurs de la NRF, ce qu'il devient en 1914.

les mouvements des idées en Allemagne et en Italie qui proclament la liberté de l'amour, les théories de Freud, tous cela va amener un changement du point de vue sur la déviance sexuelle, et alors, l'enlèvement du masque n'aurait rien de courageux en soi. Or, pour Gide, « il ne s'agit pas seulement du courage, de son désir de la vérité, de son désir de la mortification et de l'opprobre. Il y va aussi de l'ambition de faire un geste qu'il trouve noble, et de l'espoir que ce geste sincère, désintéressé, courageux, va lui assurer et garantir, aux yeux de certains, aux yeux de la postérité, une vénération particulière, un renouvellement de la grandeur, de l'influence ». <sup>73</sup> Les hésitations ethniques et temporelles, qui impliquent aussi une prise de position au sujet de la sincérité, visibles dans ces passages, sont tous liées à cette structure étrange de son rapport à la postérité.

## 6. La postérité de Gide et le « tu »

« Et de nos noces avec la mort qui sait si pourra naître notre *consciente immortalité*. » (Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*) <sup>74</sup>

Gide, Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger étaient tous les trois engagés profondément dans les pratiques qui constituaient ce culte de la figure littéraire et critique de la postérité, qui sous-entendait la conservation de la correspondance, de l'écriture journalière, et des archives gérée par les testaments, qui régissent des stratégies de publication pour les écrits posthumes.

Que deviendrait l'écriture si l'écrivain écrivait uniquement avec cette figure de la postérité en tête, si le « quoi », le « comment », et l'identité même de l'écrivain, devaient passer à travers la grille de lecture de cette postérité imaginée ?

Dans le cercle des amis de Gide autour de la NRF, la postérité est souvent envisagée sous forme d'un archiviste littéraire futur (Lucey). Chez Gide, la figure de l'archiviste a un rival - la figure d'un jeune homme <sup>75</sup> amoureux de son amant, une sorte de lecteur idéal qui incite Gide à une publication immédiate et valide son intuition que ses écrits vont acquérir une valeur littéraire avec le temps, renforcée par la représentation des formes illicites de la sexualité.

En comparant ses propres mémoires avec ceux de Roger Martin du Gard, que Gide obtient en échange, il note dans son journal le 3 octobre 1920 le passage suivant, qui est publié pour la première fois en 1996 : « Lu hier soir, dans mon lit, les pages de souvenirs que Roger Martin du Gard m'avait remises le matin

---

<sup>73</sup> Roger Martin du Gard, *Journal*, II, *op.cit.*, pp. 295/296.

<sup>74</sup> Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*, précédé d'une préface par Anatole France, Gallimard, Paris, 1924, p. 183. Gide finit son *En relisant « Les Plaisirs et les Jours »* par cette citation de Marcel Proust.

<sup>75</sup> Cette figure se rapproche de la figure du « jeune homme inconnu » du dernier Barthes (*Vita Nova, Soirées de Paris*) (Cf. Voir Maja Zorica, *Roland Barthes : Vita Nova* dans Catherine Viollet, Véronique Montémont (dir.), *Le Moi et ses modèles. Genèse et transtextualités* (Academia Bruylant, Belgique, 2009, ISBN 978-2-87209-910-8).



même. Elles m'ont intéressé plus qu'il ne pouvait croire et m'ont paru excellentes. Je ne vois pas en quoi *Si le grain ne meurt* l'emporte sur elles, sinon peut-être par l'étrangeté de mon cas si tant est qu'il soit plus étrange. Mais mon récit n'est pas meilleur, ni plus honnête, ni plus ému. Le trouble abominable qu'il décrit me persuade une fois de plus que rien ne peut être plus souhaitable pour un enfant que l'amour d'un aîné qui l'instruise et qui l'initie. »<sup>76</sup> À première vue, Gide essaie de percevoir ce par quoi ses troubles, qui étaient censés annoncer en quelque sorte son homosexualité, se distinguaient des troubles d'enfance de Roger Martin du Gard. Or son ami va lire « si tant est qu'il [mon cas] soit plus étrange » d'une manière paranoïaque, en s'imaginant que Gide postule que finalement il n'y a pas autant de différences entre leurs sexualités enfantines et adultes.

Le 5 juillet 1934 Gide écrit à Roger Martin du Gard au sujet du passage du journal du 3 octobre 1920, qu'il veut publier dans le volume numéro neuf de ses *Œuvres complètes*. Il lui demande s'il préférerait être identifié par l'initiale X, ou s'il préférerait que le passage soit exclu de la publication. De cette question simple naît toute une correspondance, dont n'est publiée qu'une petite partie, selon les vœux de l'ami de Gide. Martin du Gard y fait référence dans sa lettre du 12 juillet 1934, où il se révolte contre l'insinuation faite dans le journal de Gide, contre cette « imprécision flagrante », car ses propres troubles sont provoqués par la révélation du phénomène de la procréation. Il ajoute que si tous les documents de leur époque étaient détruits sauf le journal de Gide, le historien futur conclurait que Gide avait vécu à l'époque curieuse où tous les veaux étaient nés avec cinq pattes<sup>77</sup>. La possibilité d'une destruction des archives établies et d'une fausse lecture de la part de cette postérité mal informée va inciter cette figure persistante, fantastique et étrange d'un historien futur d'aller encore plus loin dans cette insinuation mensongère sur les inclinations sexuelles de Roger Martin du Gard.<sup>78</sup>

Ce qui, entre autres, distingue ce groupe d'écrivains, c'est leur relation envers ce qu'ils imaginent être la postérité. Pour ces auteurs, la postérité est profondément liée à la révélation de la sexualité. Cette image de la postérité est

<sup>76</sup> 3 octobre 1920, *Journal*, I, p. 1110.

<sup>77</sup> André Gide, Roger Martin du Gard, *Correspondance*, I, *op.cit.*, p. 627.

<sup>78</sup> Aussi Roger Martin du Gard va-t-il aller encore plus loin à son tour, pour assurer le point de vue de cette postérité par rapport à cet épisode. La deuxième édition intégrale du journal de Gide comprend non seulement des passages non publiés et révèle les noms derrière les initiales, mais aussi le texte d'une « rectification » que Roger Martin du Gard avait écrit le 29 novembre 1951, quelques mois après la mort d'André Gide, et qu'il avait inséré dans le manuscrit à la place du passage non publié de 1920 (*Journal*, I, p. 1690), pour que ses réserves soient aussi incluses dans le texte. Cette « rectification » semble fausser encore une fois la lecture du journal de Gide, mais ses doutes sont raisonnables : étant donné que le texte du journal de Gide sera accessible, et que le sien sera scellé au moins une trentaine d'années après sa mort, Roger Martin du Gard a peur de la constitution d'une image de soi faussée. Ce passage enlevé représente une menace encore en 1951. Cet épisode aurait pu influencer aussi sa propre stratégie de publication posthume.

liée à tout un diapason des pratiques et des convictions au sujet de la nature privée ou publique des expériences sexuelles. La figure de la postérité détermine où et quand les différentes premières personnes peuvent être assumées, à l'écrit et en personne. L'originalité de l'approche de Gide est directement liée à sa violation du code du groupe régi par cette figure de la postérité.<sup>79</sup> Il semble plus plausible de reconnaître le lecteur idéal imaginé gidien dans le jeune homme des *Nouvelles nourritures*<sup>80</sup>, qui embrasse son ami. L'œuvre de Roger Martin du Gard a, pour sa part, était sous l'emprise d'une figure de la postérité dont il ne s'est jamais libéré. Il n'était jamais capable d'écrire pour une autre postérité que celle, dominante, imaginée par son cercle.

Gide a toujours eu, et a depuis, ses lecteurs, hostiles ou favorables à son écriture, parmi lesquels les écrivains tels que Proust, Yourcenar, Sartre, Genet, Barthes et Hervé Guibert. Peut-être que le premier écrivain à entrer de son vivant dans la bibliothèque de la Pléiade a-t-il payé le prix de son génie polyvalent. Bien qu'il ait survécu Proust de trente ans, Gide n'a pas laissé derrière soi d'autres monuments que son journal – ses fictions ne s'apparentent ni à la cathédrale proustienne, la *Recherche*, ni à la *Comédie humaine* de Balzac. Sa renommée a commencé à pâlir quelques années après sa mort, avec la parution des œuvres de Sartre et de Camus. Que peut Gide revendiquer aujourd'hui auprès d'un Proust ? Une partie du lectorat contemporain (surtout américain) lui a trouvé une place au

<sup>79</sup> Sartre va condamner cette figure impérieuse de la postérité dans ses essais publiés dans les *Temps modernes*, ceux qui vont devenir *Qu'est-ce que la littérature ?* La réponse que Sartre donne à la question, et qui est le titre d'un de ces essais, « Pour qui écrit-on ? », n'a rien à voir avec la figure de la postérité. Cette consternation fait voir la peur que Roger Martin du Gard ressent devant la nouvelle génération qui refuse la littérature de sa génération et ses valeurs. A la première page de son « Pour qui écrit-on ? » Sartre dit qu'il est dangereux car facile de parler trop vite des valeurs éternelles : elles manquent sérieusement de substance (Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1948/1978, p. 87). Bien sûr, Gide n'était pas pour Sartre un fait historique, il a été un de ses interlocuteurs - il a été un prédécesseur (Cf. Voir Jean – Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre (septembre 1939 – mars 1940)*, nouvelle édition augmentée d'un carnet inédit, Gallimard, Paris, 1995). Dans son « Pour qui écrit-on ? », Sartre situe Gide au sein d'une classe socio - économique particulière, choisissant ainsi d'ignorer l'influence de ses écrits sur la sexualité. Dans ce texte, Gide devient pour Sartre un exemple de l'auteur qui imagine et écrit nécessairement pour un groupe particulier des lecteurs. Sartre fait correspondre le lecteur implicite à qui s'adressent les *Nourritures terrestres*, Nathanaël, à Daniel de Fontanin, le personnage des *Thibault* de Roger Martin du Gard qui lit ces mêmes *Nourritures terrestres* et les admire. Les termes qu'utilise ce lecteur en tant que membre d'une certaine classe ne sont pas faciles à renier. On pourrait y voir presque un acte de vengeance de la postérité sur Gide, sur Roger Martin du Gard, sur leur cercle, et sur leur interprétation de l'institution de la littérature. Or ici Sartre développe une idée assez étroite de l'identité du lecteur implicite des *Nourritures terrestres*, de l'identité de celui qui pourrait profiter d'une telle lecture ou s'inspirer d'un personnage dont la position sociale diffère de sa propre et qui doit quand même faire face à l'aliénation que le lectorat pourrait reconnaître.

<sup>80</sup> *Nouvelles nourritures, op.cit.*, p. 253

sein de la littérature « queer » et essaie de le lire notamment à travers le prisme de l'écriture homosexuelle à la première personne.

## 7. L'homosexualité chez Gide et Proust

Maria Van Rysselberghe note le 19 août 1921 ce que Gide lui avait dit au sujet de sa conversation avec Proust quelques mois auparavant : « Comme je lui parlais de ce que je montrerais un jour là-dessus : 'Mais j'espère bien que vous ne parlerez pas de cela en disant 'Il', je vous en prie !' dit Proust. Mais si, au contraire, dis-je ; je n'en puis parler que de cette manière. »<sup>81</sup> Entre mai 1921, quand Gide note dans son journal que Proust se révolte contre son emploi de la première personne, et août 1921, quand la Petite Dame raconte que Gide lui avait dit que Proust s'est révolté contre l'emploi de la troisième personne, qu'a-t-il changé ?

Le 13 mai Gide a apporté à Proust une copie de *Corydon* à lire, et il a eu une discussion avec lui au sujet de ses mémoires, sur lesquels il travaillait intensément à cette époque-là. C'est à cette occasion que Proust lui a supposément recommandé de ne pas employer la première personne. Un peu après, encore en mai, Proust avait lu et rendu à Gide la copie de *Corydon* ; les deux avaient eu encore une conversation au cours de laquelle Gide a exprimé son désaccord avec les portraits proustiens des uranistes dans *Sodome et Gomorrhe I* : « Mais il se montre très affecté lorsque je lui dis qu'il semble avoir voulu stigmatiser l'uranisme ; il proteste ; et je comprends enfin que ce que nous trouvons ignoble, objet de rire ou de dégoût, ne lui paraît pas, à lui, si repoussant. »<sup>82</sup>

Quand Gide rapporte à Maria Van Rysselberghe le commentaire de Proust sur l'emploi de la troisième personne, il parle de la conversation qu'ils ont eue au sujet de *Sodome et Gomorrhe*. C'est à ce moment-là que Proust exprime son indignation à l'idée que quiconque pourrait croire qu'il voulait stigmatiser ses personnages - « Comment, moi qui n'ai jamais aimé que ces amours-là ! », et il enchaîne avec son commentaire sur la troisième personne. Ce commentaire porte-il alors peut-être sur *Corydon*, étant donné que Gide offre à Proust son *Corydon* comme une sorte de contre-exemple à *Sodome et Gomorrhe* ? En tout cas, il n'est pas clair sur quoi porte le commentaire de Proust sur la troisième personne.<sup>83</sup>

---

<sup>81</sup> Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, tome I (1918 – 1929), *op.cit.*, le 19 août 1921, p. 99.

<sup>82</sup> *Journal*, I, p. 1126.

<sup>83</sup> Il ne porte pas sur *Corydon*, car ce dernier est composé de dialogues entre différents « je » qui parle différemment sur la pédérastie - pour et contre les pédérastes, et même en tant que pédérastes. Il ne porte ni sur les *Faux-Monnayeurs*, dont la technique narrative ne peut pas être réduite à la narration à la troisième personne. Le 3 octobre 1921, Gide écrit dans son journal : « J'écris, sans presque aucune peine, deux pages du dialogue par quoi je pense ouvrir mon roman. Mais je ne serai satisfait que si je parviens à m'écarter du réalisme plus encore. Peu m'importe, du reste, si je dois, par la suite, déchirer tout ce que j'écris aujourd'hui. L'important c'est de m'habituer à vivre avec mes personnages » (*Journal*, I, p. 1136). *Corydon* est un discours théorique sur les pédérastes qui ne

Gide était terrassé que Proust a publié *Sodome et Gomorrhe* avant qu'il n'eusse pas publié *Corydon* (et *Si le grain ne meurt*).<sup>84</sup> Gide oublie volontairement bien des livres qui traitent le même sujet pour imaginer Proust et soi-même comme des pionniers. Gide était irrité non seulement que Proust y était arrivé « le premier », mais aussi que Proust ait fait de l'inverti la figure exemplaire de l'uranisme. Sa façon d'écrire lui déplaisait aussi : « Proust m'empoisonnait parfois et me faisait douter de moi ; mais je considère que sa manière révèle plus d'avarice que de richesse : oui, le besoin de ne rien, rien laisser perdre, l'addition constante, au lieu de l'épargne. »<sup>85</sup> Ces commentaires s'enchaînent au cours de la conversation pendant laquelle Proust commente l'emploi de la troisième personne. La mention du mot « avarice » pousse cette conversation<sup>86</sup> dans le sens de ce qui serait identifié comme l'identité juive de Proust, en l'opposant à ce qui serait l'identité protestante de Gide.<sup>87</sup> Cette « économie » dont il parle est le fruit de son style classique liée à ce que Lucie Delarue-Mardrus appelle sa « réticence », une sorte de discrétion/indiscrétion qui a particulièrement marqué sa pratique de la première personne.

---

parlent pas exactement dans leur propre nom à la première personne, même si une des deux personnes dans le dialogue est un pédéraste. Or même le narrateur dans *Sodome et Gomorrhe*, dans sa digression sur le 'l'homme-femme', ne parle que de 'lui'.

<sup>84</sup> La Petite Dame note ce que Gide dit : « Je ne me console pas de ne pas avoir publié *Corydon* avant ; la question va être mal posée dans l'esprit du public, et d'autres encore viendront patauger dans la matière. Même mis à part le fait de n'être pas le premier à aborder la question, à quoi, je l'avoue, j'attache de l'importance » (Maria Van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, I, *op.cit.*, p. 95).

<sup>85</sup> Ce qui manquait à la dignité ou au raffinement de Proust était, selon Gide, non seulement le fruit de ce que Proust avait choisi de dire sur l'uranisme. La vulgarité particulière de Proust résidait, aux yeux de Gide, dans sa manière de représenter un tel sujet qui se résumait à un excès sans fin et une absence générale de l'économie, une absence générale de l'épargne classique. Selon Gide, Proust était vulgaire dans le « quoi » et dans le « comment ». La première personne de Proust n'avait pas établi une relation appropriée à son sujet, et finalement, selon Gide, il n'avait pas trouvé le bon sujet.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>87</sup> Les *Cahiers de la Petite Dame* de ces années-là notent certaines réflexions racistes de Gide et de son cercle. Proust n'a pas parlé à Gide de son identité juive ; ils parlaient le plus souvent de l'écriture et de la sexualité (Cf. Voir *Journal*, I, p. 1124 et p. 1126). Proust a été extrêmement assimilé, et il n'était qu'à moitié juif, tout comme Montaigne, comme le mentionne Gide (Maria Van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, *op.cit.*, I, p. 72 et III, p. 92). Et cependant, selon Gide, il partageait la faute essentiellement féminine et juive, d'écrire « au courant de la plume » (Paris, 19 juillet 1931, *Journal*, II, p. 295). Le 24 janvier 1914, Gide affirme que les Juifs parlent mais qu'il n'en est pas un qui parle par besoin impérieux de parler, dont le but serait la parole et l'œuvre et non pas « l'effet de cette parole, le résultat matériel ou moral ». Ils parlent, enfin, « plus facilement que nous parce qu'ils ont moins de scrupules » (*Journal*, I, p. 764). Ainsi la littérature juive serait-elle, selon Gide, tout le contraire de la littérature noble. Dans le cas de Proust, il le lie à son inversion (Cf. Voir Maria Van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, *op.cit.*, I, p. 99).

Peut-être Proust a-t-il dit à Gide de ne jamais dire « je », ou peut-être Proust a-t-il dit à Gide qu'il avait quelques réserves sur Gide disant « il » ou « ils », ou peut-être les deux. Bref, Gide s'est engagé dans une négociation troublante entre la première et la troisième personne, tout comme Proust (et Colette). Il peinait non seulement sur le « quoi » et le « comment », mais aussi sur l'identité de celui qui pourrait dire ce qui devrait être dit, et qui serait pris au sérieux en le disant. Lentement les termes nécessaires pour cette sorte de négociations littéraires et ces actes d'interprétation se définissent et fixent la situation pour plusieurs décennies.

Certains livres acquièrent un statut de modèle de l'innovation, offrant une sorte d'agencement<sup>88</sup> où bien des espèces différentes des assemblages discursifs émergent et engendrent quelquefois de nouveaux espaces d'où il est possible de parler des « choses nouvelles », où se produisent des formes nouvelles du langage et s'aménagent d'être elles-mêmes plus disponibles. Quant au pronom personnel « je », il est une figure qui devient un agent, un protagoniste dans les scènes décrites, qui appartient au monde dont on parle, et non pas à celui où la parole a lieu. Comme dispositif, il affiche une étonnante flexibilité<sup>89</sup>. « Je » est une figure qui ne nous saisit jamais en entier, tout comme nous, nous ne la saisissons jamais en entier. Sa référence vacille : comme dit Lucey, Gide parlant à Bourget n'est pas Gide parlant à Proust, qui n'est pas Gide écrivant *Corydon*, qui n'est pas Gide écrivant *Si le grain ne meurt*, qui n'est pas Gide écrivant son journal.

Dans la première personne que Gide construit, il essaie de trouver une approche non seulement à son soi public, mais aussi à son écriture. Son approche est stylistique – le balancement minutieux entre « le naturel » et « l'artificiel », entre l'indiscrétion et la discrétion, entre la confession et la réticence le prouve ; il est aussi stratégique – il essaie de façonner son profil littéraire contemporain, mais encore plus sa future réputation, sa postérité. Les scènes du journal abordées font voir un combat social pour la représentation et pour l'autorité esthétique. Que doit-il être représenté ? Qui doit le représenter ? A travers qui ? Comment ? Gide devient ainsi un de ces auteurs qui se façonne en façonnant un dire. Gide emploie la première personne et établit une méta-pragmatique de son usage en mettant en évidence que les premières personnes en littérature sont des figures et deviennent très rapidement des *artefacts* (Lucey).<sup>90</sup> La première personne se détache de son emploi usuel et entre dans le monde de l'impersonnalité et de l'intersubjectivité. Tu peux dire tout au sujet de l'homosexualité, rappelle Proust à Gide, mais sous certaines conditions. Chez Gide, le désir d'une représentation appropriée le mène, même à la première personne, à une certaine impersonnalité qui peine pour trouver les façons de donner une forme juste à ce qui est.

---

<sup>88</sup> Cf. Voir Deleuze et Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie, 2 : Mille Plateaux*, Les Editions de Minuit, Paris, 1980.

<sup>89</sup> Cf. Voir Erving Goffman, *Forms of talk*, University of Pennsylvania Press, 1981, p. 147.

<sup>90</sup> Un *artefact* est étymologiquement un fait, un effet artificiel, indésirable, parasitaire (en latin « factum » et « ars, artis »), mais qui, en fait, devient un fait transformé par une intervention humaine et ainsi éloigné de la nature.

## 8. L'invention d'un soi homosexuel

« Je me suis, tout au long de ma vie, refusé de chercher à me connaître ; c'est-à-dire refusé de me chercher. » (André Gide, *Nouvelles nourritures*)<sup>91</sup>

« Que dirai-je ? Choses véritables – autrui – importance de sa vie ; lui parler. » (André Gide, *Nouvelles nourritures*)<sup>92</sup>

« [...] il n'y a pas d'instauration de la vérité sans une position essentielle de l'altérité ; la vérité, ce n'est jamais le même ; il ne peut y avoir de vérité que dans la forme de l'autre monde et de la vie autre. » (Michel Foucault, *Le Courage de la vérité II*)<sup>93</sup>

« Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu c'est savoir être libre »<sup>94</sup>, dit Michel, l'Immoraliste « raté ». Sa quête de l'homme « naturel », délivré des bandelettes sociales, le mène à faire l'épreuve du vide. Il illustre la même aspiration au dépouillement, à travers le corps qui devient le vecteur d'une vérité sans masque : dévêtir le corps, c'est le rendre sensible à la vie, c'est déchirer les écrans déformants de la culture pour « faire de la vie la palpitante découverte »<sup>95</sup>. Le corps permet l'expérimentation de la jouissance d'être, de ce désir qui doit tout à la joie et à la plénitude de l'existence physique. « Mon désir est le plus sûr des guides »<sup>96</sup>, semble reprendre à son compte Michel, mais, conquis au terme de l'épreuve de la maladie, le désir est enfermement, condamnation à l'exil et à l'errance. Michel, le pasteur de la *Symphonie pastorale*, Alissa et Jérôme, Gérard (*Isabelle*) et Edouard (*Faux-Monnayeurs*), ils sont tous « épris d'un rêve »<sup>97</sup> qui peut successivement prendre la forme de l'authenticité, de l'amour, de l'art. Or ils ne connaîtront qu'une feinte vaine qui ne parviendrait pas à masquer le grand mirage. Aussi l'itinéraire du dépouillement, mortifère et stérile, ne permet-il pas au sujet d'accéder à un réel au-delà de lui-même. Michel restera arrimé à lui-même, à son dynamisme vital improprement perçu comme gage d'authenticité. Il ne renaîtra pas, il ne deviendra qu'un raté qui a capitulé devant la nudité.

*Corydon* propose une autre facette du caractère incertain de l'homme, qui devient un argument pour la pédérastie. Libérée de la dictature de la normalité construite, la personne n'est plus qu'un indécis vague. <sup>98</sup> Le propos de Gide,

---

<sup>91</sup> Les *Nouvelles nourritures* dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques, op.cit.*, p. 285.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>93</sup> Michel Foucault, *Le Courage de la vérité II, op.cit.*, p. 311.

<sup>94</sup> *L'Immoraliste*, dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques, op.cit.*, p. 372.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>96</sup> Les *Nouvelles nourritures, ibid.*, p. 255.

<sup>97</sup> *Isabelle, ibid.*, p. 672.

<sup>98</sup> « L'instinct sexuel est aussi indécis chez la femelle que chez le mâle [...] c'est vaguement la volupté, non point précisément le mâle, [que la femelle] désire ; tout comme le mâle, de son côté, ne désire pas précisément la femelle. » (*Corydon*, Gallimard, 1925,

qui tend à affirmer que le désir est « flottant »<sup>99</sup> aspire à la « naturalisation » de l'homosexualité. Ainsi, par-delà l'engagement même, Gide démontre-t-il que travailler à l'évanouissement de l'artifice revient pour lui à faire l'expérience de l'incertitude. Il semble avancer que même ce qui semble le plus intime ne serait que le fruit de l'enseignement, de l'usage, du conditionnement. L'amour lui-même ne serait que la rétroaction d'un environnement, d'une culture ou d'une attente.

Gide donc essaie de révéler la tension existant entre la nécessité de libérer l'individu des masques qui l'entravent ou le trompent sur lui-même et la nécessité d'une forme, d'une ressemblance, d'un reflet de l'image non pas préexistante mais projetée au-devant de tout un chacun. Comme si l'homme délivré des béquilles qui lui tiennent lieu de colonne vertébrale, n'était qu'une faim ignorante d'elle-même, inutile et vaine dans le ressassement précaire de la résignation inavouable. Ainsi dépouiller l'individu des masques de la personne est-ce rencontrer le vide. Or l'impuissance à réussir le passage de la créativité à la création confirme *a contrario* le processus du devenir sujet. *Ipsa facto* l'œuvre de Gide s'inscrit dans une interrogation de la personne caractéristique du XX<sup>e</sup> siècle, mais ce questionnement n'est pas destructeur, il est un appel au « comme si » créateur. La littérature s'exerce, chez Gide, à faire naître du silence ou de la nudité cet « il y a » de la personne.

Déjà la figure à la fois absente et omniprésente du journal d'« Em. » comme l'Autre a suggéré l'idée que pour Gide l'homme ne devient homme que parmi les hommes, par l'éducation<sup>100</sup>, c'est-à-dire par une reconnaissance réciproque, à travers l'instauration d'une intersubjectivité, comme un don d'humanité et une validation de son existence même, comme un regard adressé à un autre regard qui permet la possibilité de l'avènement du sentiment d'identité, qui peut être comblant tout autant qu'éviscérant. Enfin, il devient auteur à travers la parole qui, dans le cas d'« Em. », fait défaut et instaure le silence qui transforme leur relation en un espace de la mise à l'épreuve de ce silence omniprésent. Cette parole

---

p. 78) Les signes de cette indétermination fondamentale foisonnent : « L'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence », ou encore « il est rare que le désir se précise de lui-même » (*Ibid.*, p. 112).

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>100</sup> Pour Gide, l'humanité de l'homme ne procède pas d'une qualité intrinsèque et donnée, d'une « nature humaine » introuvable. Il s'inscrit dans une perspective kantienne selon laquelle l'homme devient homme par éducation (rappelons-nous le « devenir sujet » de Geneviève, le personnage éponyme, qui passe par les études, comme Gertrude, l'aveugle de la *Symphonie pastorale*, et accomplit à travers l'appropriation de l'écriture le cheminement qui l'arrache à une sorte d'animalité, comme les enfants indigènes). Par ailleurs, Corydon n'avait jamais pensé pervertir l'enfant, le faire adhérer définitivement à ses penchants sexuels. Pour lui, la relation pédéraste est transitoire et formative. En aidant le jeune à développer sa nature sexuelle à l'âge où il est encore indécis, le pédéraste peut satisfaire la curiosité sensuelle du jeune et son besoin de l'affection, mais, ce qui est encore plus important, il peut développer et réveiller son intelligence, ses propres pensées.

doit témoigner d'une présence et conjurer la tentation du mensonge. Amorceuse de pensée et embrayeuse de mots, la parole se heurte à l'écriture qui est, chez Gide, la « semblance » d'un « il y a » opposée au risque du vide, un breuvage destiné à conjurer l'informe mis à nu par l'écriture même. Son soi homosexuel constitué est finalement (et par définition) condamné à déborder tout discours qui essaie de le définir.

Et pourtant, le grand défaut de la conception gidienne de la pédérastie, conçue sur le modèle classique de l'« amour grec », et qui lui vaut aujourd'hui la condamnation de la « queer theory », c'est d'avoir établi la pédérastie sur une théorie de la virilité qui à la fois *exclut* (notamment les *invertis*) et *prescrit* (le côté conventionnel, proprement bourgeois, « moral » de cette « virilité »).<sup>101</sup>

## 9. L'homosexualité à la première personne

« De nos jours, être conscient de soi ne désigne plus que la réflexion que l'on fait sur le moi, en prenant conscience de ses limites, de son embarras et de son impuissance : c'est savoir qu'on est rien. Chez beaucoup de gens, c'est déjà une audace insolente de dire *je*. La paille que tu as dans l'œil est le meilleur des verres grossissants. Le plus misérable des hommes est capable de voir les faiblesses de l'homme le plus éminent, et le plus bête aussi les erreurs du plus intelligent. Premier et unique principe de l'éthique sexuelle : celui qui se fait accusateur a toujours tort. Le tout est le non-vrai. » (Theodor W. Adorno, *Minima moralia*)<sup>102</sup>

« Le tout est le non-vrai », dit Adorno, en introduisant l'inversion du mot de Hegel, « Das Wahre is das Ganze »<sup>103</sup>. Le relativisme contemporain mis à part, la sexualité elle-même, en tant que désir immédiat, transforme tout en objet d'action et, du même coup, égalise tout.<sup>104</sup>

Gide, tout comme Proust (et Colette), va aborder l'homosexualité à travers l'emploi de la première personne, qui pose problème depuis le début du siècle, et non seulement dans le domaine théorique ou esthétique. Le conseil de Proust à Gide, de ne jamais dire « je », positionne assez clairement Proust : bien qu'il ait écrit un roman à la première personne et y ait introduit les personnages

---

<sup>101</sup> En fait, de quelle virilité parlait-il ? Selon les témoignages de Roger Martin du Gard et de la Petite Dame, Gide avait une conception personnelle même dans ce domaine-là. En plus, qu'est-ce que cette virilité qu'il invoque ? Aujourd'hui elle n'est qu'une figure complètement vidée de son sens. Et il n'est pas certain qu'il faille déplorer son sort.

<sup>102</sup> Theodor W. Adorno, *Minima moralia, Réflexions sur la vie mutilée, op.cit.*, 29, *Fruits nains*, p. 64.

<sup>103</sup> Georg Friedrich Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, dans *Sämtliche Werke Jubiläumsausgabe*, band II, Frommann, Stuttgart, 1951, p. 24.

<sup>104</sup> Les femmes de Casanova désignées par une lettre au lieu d'un nom, les corps sadiens, les amants gidiens, tous disent la même chose – la longue contemplation non violente à cause de laquelle un être s'épanouit sous-entend un élan qui est réfracté, réfléchi. Elle ne cherche pas à réifier son objet, elle souscrit à cette proximité dans la distance.



homosexuels, il veut « rester dans le placard » (« closeted »). Gide, par contre, devient le modèle de l'écrivain qui proclame son homosexualité à haute voix.<sup>105</sup> Il sera la figure de proue de ceux qui œuvrent en faveur d'une plus grande tolérance en matière sexuelle et la tête de turc de ceux qui la combattent. Dans l'histoire de la réputation de Proust il existe un « avant » et un « après » *Sodome et Gomorrhe*. Chez Gide, cet « avant » et cet « après » de *Corydon* sont brouillés déjà par la publication de *L'Immoraliste* et des *Caves du Vatican*.<sup>106</sup>

Le travail sur l'énonciation, toujours nécessaire pour nommer l'innommé et poser des fondements pour l'objectivation des expériences, vise donc chez Gide à promouvoir les catégories qu'il favorise pour les homosexuels. Ses efforts à écrire comme eux, pour eux, introduisent la question suivante : comment la première personne doit-elle véhiculer l'autorité, la légitimité et l'authenticité de la représentation de l'homosexualité ? Quel vocabulaire choisir - *uraniste*, *pédéraste*, *inverti* ou *homosexuel* (*gay* ou *queer* ne faisant pas encore partie de la taxinomie) ? Le pragmatisme du choix des mots reste un élément crucial dans la figuration d'une première personne d'autorité car il implique certaines techniques de la lecture. De 1870 jusqu'à 1940, cette lecture est loin d'être univoque. Elle devait encore trouver son pouvoir de nommer l'homosexualité et ses modalités de référence admissibles.

Quant à l'homosexualité même, la singularité essentielle de tout érotisme empêche toute forme de conclusion « substantielle ». La sexualité n'a pas de substance, d'où tout son potentiel. Réfractaire aux approches « objectives », scientifiques (sexologiques, qui interprètent les données purement quantitatives), ou celles qui véhiculent les différentes formes de *l'ars erotica*, la ramenant à un

<sup>105</sup> En plus, leur statut n'est pas le même - la parution de *Sodome et Gomorrhe* causa beaucoup de consternation. François Porché déclare dans *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* (*L'Amour qui n'ose pas dire son nom* (Oscar Wilde), Bernard Grasset, Paris, 1927) que la publication du livre de Proust produisit à peu près l'effet d'un pavillon planté par un explorateur sur un territoire nouveau. À en croire certains des comptes rendus dont l'ouvrage fit l'objet, Proust aurait été le premier écrivain français à oser aborder le sujet de l'homosexualité dans son œuvre. Ce ne fut certainement pas le cas, car d'autres critiques ne manquèrent pas de citer de prestigieux devanciers de Proust dans ce domaine, tels que Saint-Simon, Balzac, Baudelaire et Zola. Ce qui distinguait Proust de ces auteurs était la place importante qu'il avait donnée à l'analyse des « invertis ». Proust voulait décrire la condition humaine de l'inverti pour ce qu'elle était, celle d'un marginal. En 1924, deux ans après la publication de *Sodome et Gomorrhe*, Gide fait paraître *Corydon* qui était prêt depuis bien des années mais que Gide, par prudence ou par discrétion, avait gardé secret à tous sauf à quelques amis. Les critiques lui ont fait un accueil assez réservé ; ils le considéraient comme une apologie de la pédérastie. Nombreux étaient ceux qui affirmaient que Gide avait été déçu d'avoir été devancé par Proust sur un terrain sur lequel il aurait bien voulu s'aventurer le premier.

<sup>106</sup> Ses contemporains croient repérer un changement majeur de la poétique gidienne dans les *Caves du Vatican* : la première période serait une période de la retenue et de la dissimulation, et la seconde, qui commencerait avec les *Caves*, une période de l'émancipation, du rejet des conventions et des préjugés.

catalogue des recettes purement techniques, l'érotisme, comme un domaine où tout le monde ment, est condamné à rester chez Gide aussi dans les fissures de l'écriture journalistique et autobiographique qui ne s'arriment pas toujours avec les témoignages du Monde. Ainsi, paradoxalement, revient-il aux fictions, aux représentations, de susciter les quelques *effets* de vérité. Son ambition d'essayer de « parler » de l'homosexualité à la première personne, de l'« exhiber » (dans tous les sens du mot), de la scruter, n'a finalement fait voir qu'un fait – que l'érotisme ne peut être éclairé que partiellement, indirectement, car il est une expérience par définition immaîtrisable. Les hypothèses avancées, les approches fragmentaires et suspendues, les digressions et les reprises ne font que souligner une insuffisance discursive qui n'arrive pas à faire parler de la pédérastie d'une manière qui n'est ni historique, ni morale, ni relativiste, ni psychanalytique, ni juridique. Peut-être attend-elle encore la naissance d'une nouvelle approche.

L'interdit absolu de la pédérastie (pédophilie) à l'époque contemporaine postule ce que Gide lui-même a toujours refusé d'accepter – que l'enfance, comme une valeur en soi de la société contemporaine, est par définition et *a priori* innocente. L'enfant est chez Gide à la fois séduisant et désirant. Tout comme chez Freud, qui le nomme un « pervers polymorphe », il peut désirer ; il en a la faculté et la liberté du choix.<sup>107</sup> Au sein d'une culture qui cultive la permissivité normalisée du discours sur la sexualité et son naturalisme foncier, les enfants représentent le dernier domaine du sacré<sup>108</sup>. A la fois innocent et omnipotent, l'enfant est peut-être le seul témoin du notre contemporain obsédé par l'enfance et la jeunesse éternelle. La réponse universelle à cette infantilisation généralisée de la société est cette condamnation obsessionnelle, presque fanatique, de la pédophilie. Ce fanatisme dévoile la dernière tromperie : après que la liberté a succombé à son effet pervers, la « libération », après la dissolution des interdits et des transgressions dans la permissivité généralisée, l'interdit revient, impitoyablement. La répression et le naturalisme, cette mythologie d'une sexualité dite naturelle, innocente et positive, la surexposition du sexe et la censure obligatoire, résonnent en une complicité de fond. Quand les règles symboliques se diluent, surgit l'appel à la Loi et la quête d'un Maître. La société de la permissivité est aussi la société d'un retour à un ordre moral implacable.

Gide était à la fois straight, gay et queer, tout en détenant une identité absolument masculine ; sa virilité de classe, de statut, de fortune, de gloire, le lui assurait. Aussi pouvait-il écrire une apologie de la pédérastie sans mettre en danger ses droits et ses revendications.<sup>109</sup> Il n'était pas « Androgyde »<sup>110</sup>, et il ne

---

<sup>107</sup> Une des rares exceptions à la règle commune contemporaine est, comme d'habitude, un roman, celui de Mario Vargas Llosa, *L'Eloge de la marâtre* (Gallimard, Paris, 1990), qui met en scène la perversité même de l'enfance.

<sup>108</sup> Guy Scarpetta, *Variations sur l'érotisme*, *op.cit.*, p. 168.

<sup>109</sup> Or l'enseignement que Gide veut transmettre aux jeunes, à la jeunesse qui se multiplie *ad libitum*, échoue ; les jeunes le refusent. Il en est déçu chaque fois ; le maître n'apprend jamais. Son désir se rapproche de l'enseignement, et son enseignement se rapproche du désir.

<sup>110</sup> L'épithète « Androgyde » est tirée d'une lettre de Jean Cocteau à Jacques - Emile Blanche en 1912 (Arthur King Peters, *Jean Cocteau et André Gide : an abrasive friendship*, Rutgers

voulait pas être « Andro Gyne » de personne ; la quintessence de l'horreur du pédéraste gidien reste la féminisation.

En représentant l'homosexualité à la première personne, Gide dresse un beau piège, une belle tentation à tout spécialiste, la tentation du biographique. Au-delà des anecdotes, vraies ou vraisemblables, écrites ou tues, Gide, qui est à la quête de son authenticité, se fait initiateur en matière d'(homo)sexualité en déployant les différentes manières de dire « je ». « Je ne peux penser plus heureux savoir que cet unique-ci : qu'il faut devenir un initiateur. Un qui écrit le premier mot derrière un séculaire tiret. »<sup>111</sup> « Je ne cherche pas à être de mon époque ; je cherche à déborder mon époque. »<sup>112</sup>

## BIBLIOGRAPHIE CHOISIE :

- ADORNO, Theodor W., *Minima moralia, Réflexions sur la vie mutilée*, Petite Bibliothèque Payot, Editions Payot & Rivages, Paris, 2003 ;
- BERSANI, Leo, *Homos : Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998 ;
- BUTLER, Judith, *Ces corps qui comptent – De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Editions Amsterdam, 2009 ;
- DEAN, Carolyn J., *The Frail Social Body : Pornography, Homosexuality, and Other Fantasies in Interwar France*, Berkeley, University of California Press, 2000 ;
- DOLLIMORE, Jonathan, *Sexual Dissidence*, Clarendon, Oxford, 1991 ;
- ERIBON, Didier (éd.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003 ;
- FOUCAULT, Michel, *Les Anormaux*, Cours au Collège de France. 1974 – 1975, Paris, Seuil/Gallimard, 1999 (Hautes Etudes) ;
- GIDE, André, *Journal I (1887-1925), Journal II (1926-1950)*, Paris, Gallimard, 1996/1997 (Bibliothèque de la Pléiade) ;
- GIDE, André, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, 2009, 2 volumes, (Bibliothèque de la Pléiade) ;
- GIDE, André, *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, 2001, (Bibliothèque de la Pléiade) ;
- GIDE, André, DU GARD, Roger Martin, *Correspondance (1913-1934)*, tome I, Gallimard, Paris, 1968 ;
- GIDE, André, PROUST, Marcel, *Autour de la Recherche – Lettres*, Editions Complexe, coll. Le Regard littéraire, 1999 ;

---

University Press, New Jersey, 1973, p. 32). Arthur Cravan, de son vrai nom Fabian Avenarius Lloyd, poète et boxeur britannique de langue française, neveu d'Oscar Wilde, dans sa description hilarante et iconoclaste de sa visite à André Gide cite « Androgide » dans le numéro 2 du juillet 1913 de la revue *Maintenant*, la revue dont il est l'éditeur et le rédacteur unique, et dont il produit au total cinq numéros. Jean Delay, à propos de l'influence de Wilde, cite la lettre de Maurice Quillot, qui comprend le « O Andro Gyne », à laquelle Gide répond qu'il n'est le Andro Gyne de personne.

<sup>111</sup> Rainer Maria Rilke, *Notes sur la mélodie des choses*, Editions Allia, Paris, 2008, II, p. 9.

<sup>112</sup> 18 avril 1918, *Journal*, I, p. 1063.

- LUCEY, Michael, *Gide's Bent, Sexuality, Politics and Writing*, New York, Oxford University Press, 1995 ;
- LUCEY, Michael, *Never Say I, Sexuality and the First Person in Colette, Gide, and Proust*, Durham & London, Duke University Press, 2006;
- MARTY, Eric, *L'écriture du jour, Le Journal d'André Gide*, Paris, Éditions du Seuil, 1985;
- NANCY, Jean-Luc, *L'« il y a » du rapport sexuel*, Paris, Galilée, 2001 ;
- NEMER, Monique, *Corydon citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006 ;
- POLLARD, Patrick, *André Gide, Homosexual Moralism*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1991 ;
- PROUST, Marcel, GIDE, André, *Autour de La Recherche, Lettres*, préface de Pierre Assouline, Bruxelles, Le Regard Littéraire, Editions Complexe, 1988 ;
- ROSARIO, Vernon A., *The Erotic Imagination : French Histories of Perversity (Ideologies of Desire)*, Oxford University Press, New York, 1997 ;
- RYSELBERGHE, Maria van, *Les Cahiers de la Petite dame, Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, Paris, Gallimard, 1973 (les cahiers de la NRF) ;
- SCARPETTA, Guy, *Variations sur l'érotisme*, Paris, Descartes & Cie, 2004;
- SCHEHR, Lawrence, *The Shock of Men : Homosexual Hermeneutics in French Writing*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1995 ;
- SEDGWICK, Eve Kosofsky, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990 ;
- SEGAL, Naomi, *André Gide : Pederasty and Pedagogy*, New York, Clarendon Press, Oxford, 1998 ;
- TIN, Louis-Georges (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003 ;

### HOMOSEKSUALNOST U PRVOM LICU - »REĆI SVE«, NASLJEĐE I »GAY PRIDE« KOJI NIJE DOVOLJNO »GAY«

Na putu od „Tajne“ do autentičnosti, André Gide, moderni klasik, moralist i aticist, biti će prinuđen iznaći novu definiciju *svoje* iskrenosti. Taj problematični repetitivan književni pojam, koji vodi od drugoga prema sebi, ne jamči jedinstvenost subjekta kojeg bi Svijet mogao „priznati“ ili „zanijekati“. S obzirom na „tajnu“ njegove homoseksualnosti, iznalaženje pojmova (i samo imenovanje pojava) bremenito je posljedicama. Prihvaćeni homoseksualni identitet pred pisca će postaviti zahtjevna pitanja forme i gesti koje prati njegov „izlazak iz ormara“, koji je suvremenicima neshvatljiv. Njegov rad podsjeća da riječ koja na francuskom znači iskustvo, *expérience*, dolazi od latinskog „ex-periri“, „osjećati“, a da se „periri“ nalazi i u riječi za opasnost, „periculum“. Tako se ovdje iskustvo približava svojoj etimologiji, ono je izazov, opasnost.

Da bismo se približili pojmu „homoseksualnosti“, „pederastije“, na francuskom još i „uranisme“ i „inversion“, najprije treba postaviti pitanje vokabulara, imenovanja i opisa istih. Kako govoriti o muškarcu koji „ne voli žene“ (Vautrin)? Analiza diskursa nužno se mora pozabaviti i samim likom homoseksualca i njegovom karakterizacijom, koja ima sva obilježja stvaranja modela. U nastanku fantazmi o homoseksualnosti, u smijehu i užasu koje ona uzrokuje, kratak je put od imenovanja do karikature, od poznavanja do izmišljanja, od stvarnog do imaginarnog. Naposljetku, tema homoseksualnosti kod Gidea

ne obuhvaća samo diskurs o homoseksualnosti (*L'Immoraliste, Les Caves du Vatican, Corydon, Les Faux-Monnayeurs*) već teži i statusu svjedočanstva, statusu diskursa homoseksualca, vidljivom i u dnevniku i u njegovoj autobiografiji *Si le grain ne meurt*. Ovaj se diskurs mora suočiti s pitanjem i gestom izdavanja takvoga djela. Samosažaljenje ili izrugivanje samome sebi, koje je nametala *doxa*, nemaju nikakve veze ni s militantnom retorikom *Corydona* ni s Gideovim prvim licem.

Gide će progovoriti o homoseksualnosti u prvome licu, ali on će i nju iskoristiti kako bi stvorio osobni mit pisca koji želi odijeliti svoj diskurs o homoseksualnosti od misli svojih predšasnika i suvremenika, napose Prousta. *Ipsa facto* Gideova nastojanja da postane autoritet i u polju seksualnih identiteta motivirana su željom da se shvati što implicira njegova gesta putem koje on kazuje svijetu da je pederast. Prema Gideu, pederast jest muževan muškarac, „anti-tetka“, superioran jer, prema Gideu, samo on može ženi podariti onu totalnu ljubav lišenu svake fizičke želje, apsolutnu ljubav u svojoj njenoj beskrajnoj čistoći. Gide svojim diskursom o homoseksualnosti nastoji stvoriti osobitu figuru budućeg idealnog čitatelja, figuru „nepoznatog mladića“, koji će čuvati njegovo nasljeđe čitajući ga na pravi način, i u tu će svrhu upotrijebiti mnoštvo raznolikih strategija koje se ne mogu svesti tek na društveni ritual „izlaska iz ormara“.

*Mots-clés* : l'homosexualité, la première personne, le « tout dire », la postérité, le « gay pride »

*Ključne riječi* : homoseksualnost, prvo lice, „reći sve“, književno nasljeđe, „gay pride“

